FRC 16486

Case
FRC
19834

DE

L'IMMORTALITÉ

DE L'AME.

THE NEWBERRY
LIBRARY

Cet ouvrage se trouve chez les Libraires suivans :

AMSTERDAM, Gabriel Dufour.
BORDEAUX, Pellier Lawale, rue du Chapeau-Rouge, n.° 14.
BASLE, J. Decker.
BRUXELLES, Lecharlier.
FLORENCE, Jos. Molini.
HAMBOURG, Peethes.
LYON, Tournachon Molin.
LONDRES, Gameau Albermale street picadilly.
MARSEILLE, Achard et C.ie = Mossy.
VIENNE, Degen.

ERRATA.

Page 13, ligne 4, plaçât ; *lisez*, plaça.
25, lig. 6, des forfaits ; *lisez*, de forfait.
32, lig. 3, et l'outrage ; *lisez*, ou l'outrage.
64, lig. 18, ils ; *lisez*, elles.
76, lig. 10, si Dieu ; *lisez*, puisque Dieu.

DE
L'IMMORTALITÉ
DE L'AME.

PAR MAXIMIN ISNARD.

Mortem quid ultra est ? vita.....

SENEC.

Au de-là de la mort, que trouvons-nous ? la vie.

PARIS,

CH. POUGENS, imprimeur-libraire, quai Voltaire, n.° 10.

HENRICHS, ancienne librairie de Dupont de Nemours, rue de la Loi, n.° 1231.

AN X. — 1802.

OBSERVATIONS

PRÉLIMINAIRES.

Sous les auspices d'une paix générale, les institutions religieuses renaissent en France. Ce grand levier, le plus puissant de tous pour ébranler ou raffermir un empire, et qui, quoique brisé par la révolution, conservoit peut-être encore assez de force pour la détruire, vient d'être remis, par une politique habile, dans les mains du gouvernement, qui peut en surveiller l'action, en apercevoir les effets, en diriger même les mouvemens pour le plus grand bien de l'Etat: ainsi, ce qui formoit la seule espérance et le dernier appui de l'ancien régime, va servir à consolider le régime nouveau.

En rétablissant ses rapports avec Dieu, la France cimente ses traités avec les diverses

puissances, et se remet en harmonie avec tous les autres peuples qui ne peuvent plus lui refuser l'admiration que commande sa gloire.

Malgré tous ses triomphes militaires, et la paix signée avec les nations, le sort de la République française, placé dans la balance du destin, sembloit ne la tenir encore qu'en équilibre, la paix religieuse achève de la faire pencher. Cette grande conquête faite sur le cœur des Français, couronne toutes celles remportées sur les armées ennemies.

Mais si l'organisation des divers cultes est proclamée au gré de tous, si la tolérance qui n'existoit qu'en paroles est enfin réduite en action, si l'édifice religieux se relève tout-à-coup par l'effet d'une grande conception politique; ne reste-t-il plus rien à faire pour raffermir ses fondemens ?

On ne doit pas juger des effets futurs d'une institution qu'on renouvelle par un premier instant d'enthousiasme; celui-ci se dissipe, le calme succède, et c'est alors qu'il faut que cette institution, pour pouvoir fructifier,

trouve en elle-même, assez de force pour se défendre contre l'action du temps et les attaques diverses : ainsi, dans le premier instant où l'on replante un arbre avec ses rameaux, on admire la verdure encore fraîche de son feuillage, mais bientôt ce feuillage tombe, il faut que l'arbre transplanté jette de nouvelles racines, et ce n'est qu'avec du temps et des soins qu'il peut de nouveau se couvrir de fruits.

Il ne suffit donc pas que les institutions religieuses soient organisées avec assez de sagesse pour qu'elles ne puissent pas nuire à l'Etat, il est encore important qu'elles opèrent le plus de bien possible, qu'elles assurent la paix et le bonheur des familles en rectifiant la corruption des mœurs, en épurant de plus en plus la morale publique.

C'est en vain que l'on croiroit obtenir ces résultats, si l'opération décisive qui vient d'être faite, pouvoit n'être considérée par l'opinion générale, que comme une simple mesure politique nécessaire au maintien du gouvernement et de l'ordre public, que comme un hommage rendu aux préjugés populaires; si,

après que les lois ont rétabli la religion, la saine et vraie philosophie, trop long-temps réduite au silence par les préjugés modernes, ne secondoit les efforts du gouvernement en ranimant dans les cœurs *le principe religieux*; si enfin les amis de la vérité ne s'efforçoient avec courage d'opposer une barrière aux progrès du *matérialisme*, ce destructeur de toute religion, parce qu'il sape et renverse la principale base sur laquelle elles reposent toutes : qui est le dogme de *l'immortalité de l'ame.*

Le matérialisme est plus désastreux encore que l'athéïsme. Ce dernier est la plus monstrueuse des erreurs, sans en être la plus dangereuse, parce qu'elle ne peut jamais se propager parmi la généralité des hommes. L'existence d'un créateur est trop évidente par l'ordonnance et l'immensité de ses œuvres pour que les hommes en masse osent la nier. L'athéïsme ne fut et ne sera jamais que la punition de l'orgueil scientifique, et par conséquent le partage d'un petit nombre d'êtres; mais le matérialisme est une erreur d'autant plus funeste qu'elle est plus difficile à combattre, elle est spécieuse, subtile et

contagieuse au point de pouvoir vicier peu à peu l'opinion de presque tout un peuple, et paralyser par là toute institution religieuse ; car la persuasion de l'existence de Dieu ne suffit pas pour qu'une religion ait quelque prise sur l'esprit des hommes, il faut encore que ceux-ci reconnoissent *que leur ame est immortelle*, sans quoi, que leur importe le vice ou la vertu, leur intérêt n'a plus qu'à choisir celui des deux qui leur paroît le plus profitable dans le court espace de la vie, et entraînés par les passions, ils choisissent presque toujours le vice.

Le matérialisme est non-seulement le plus grand des fléaux pour les individus ; mais encore pour les Etats. La durée et la prospérité d'un empire dépendent essentiellement de la morale publique ; quand celle-ci parvient au dernier degré de corruption, l'Etat peut paroître florissant ; mais il est près de sa ruine ; or, point de morale publique sans religion, et point de religion compatible avec le matérialisme.

Frappé de ces vérités, et aussi fortement convaincu de l'immortalité de l'ame, que

pénétré de l'utilité de ce dogme, je crois remplir le devoir d'un bon citoyen en exposant sur cette importante matière une partie des raisons sur lesquelles ma conviction se fonde (*a*). (*)

(*) Les notes indiquées par des lettres alphabétiques se trouvent à la fin du texte.

DISCOURS
SUR
L'IMMORTALITÉ
DE L'AME.

En abordant une question d'une aussi sublime profondeur, et d'où dépendent les destinées de toutes les races humaines, mon esprit, s'arrête, saisi d'étonnement et de respect !..... Ce n'est point l'art d'écrire que j'appelle à mon secours; j'invoque la vérité sans laquelle l'éloquence n'est que le plus dangereux des poisons. Par la vérité seule l'écrivain peut élever un monument utile et durable.

La vérité est l'immortalité des écrits.

Les preuves de l'immortalité de notre ame vont résulter de l'examen que je dois faire :

De la nature de cette ame ;

De l'instinct moral de l'homme ;

De ses diverses facultés intellectuelles ;

De la suprématie dont il jouit dans l'ordre

de la création, et du but moral que doit s'être proposé l'être suprême en le créant ;

Enfin de la marche graduée que suit le créateur dans ses œuvres, de la chaîne qui en résulte, et du rang que l'homme y occupe.

En jetant un regard attentif sur notre ame (*b*), je trouve qu'elle renferme deux penchans contraires, dont l'un l'entraîne vers le bien, et l'autre vers le mal; qu'elle a l'intelligence de les distinguer, et la liberté de se livrer à l'un ou à l'autre.

Ces deux penchans étant les uniques mobiles de nos affections, de nos pensées, sont le tout de cette ame, et comme les deux portions constitutives de son être.

Ce penchant vers le bien, et plus encore cette *volonté intelligente* par laquelle je le distingue, le choisis et le pratique, ne peuvent être qu'une émanation de Dieu (*), qui

---

(*) Si l'on demande de quelle manière s'effectue cette *émanation*, et d'où vient qu'elle conserve assez de virtualité pour rendre notre ame immortelle, qu'on réfléchisse sur ce que je dis à la fin de ma péroraison touchant le *soleil divin*, et qu'on lise avec attention les notes qui se trouvent à la suite de ce discours.

en est l'unique source, et à ce titre cette portion constituante de mon ame est sans doute d'origine immortelle.

Notre penchant vers le mal, et la faculté de le connoître, me paroissent attester aussi l'origine immortelle de notre ame.

Il existe un *mal moral;* j'entends par-là toute action qui renferme en elle *connoissance* de ce qui est mal et *volonté* de le commettre. Ce mal moral est *ancien* et *permanent.* Il ne sauroit venir de Dieu lui-même qui ne peut pas à-la-fois être bon et méchant, et d'où ne peut dériver que le bien.

Il faut donc que le premier être placé dans ce monde, et dont je suis une émanation, y ait introduit le mal (*); et que, sorti pur des

---

(*) On m'objectera peut-être que tout ce que j'ai dit de relatif au *mal moral* ne sauroit s'appliquer au *mal physique*, qui n'est pas moins réel dans la création; mais je réponds que dans mon opinion, il m'est démontré que le mal physique, (et j'entends par-là tout ce qui peut se trouver de mauvais dans les trois règnes de la nature) dérive et est une suite et une dépendance du mal moral; cela vient de l'analogie *inaperçue;* mais très-*réelle*, des choses morales et spirituelles avec les choses physiques, qui ne sont que les correspondances, les enveloppes et

mains du créateur, il ait été doué par lui, non-seulement d'une *intelligence* et d'une *liberté* assez entières pour pouvoir en abuser au point de distinguer et de commettre le mal; mais encore du don de *l'immortalité*; car je ne puis supposer que sa prévarication eût produit l'effet de transmettre de race en

---

les récipiens de celles-là, ou soit de leurs émanations, et qui n'existeroient point de même sans elles. Il faudroit plus de temps et d'espace pour développer là-dessus mon opinion, d'après laquelle tout ce qui est *mal physique* ne doit pas davantage être attribué à Dieu, que la méchanceté des actions de l'homme.

Ceux qui, apercevant dans la création des choses mauvaises, lesquelles paroissent indépendantes du mal volontaire que commet l'homme, et qui dans la crainte, d'après cela, de regarder Dieu comme l'auteur du mal, ont nié la malignité de ces choses, et avancé que *tout est bien*, ont soutenu une absurdité; mais ils ont fait outrage aux attributs divins, ceux qui, ne jugeant que sur les apparences, ont supposé que celui qui est l'amour de l'ordre et la bonté même, avoit pu semer le mal sur la terre. L'opinion que j'avance explique et concilie tout. On trouvera là-dessus de plus amples explications dans les notes placées à la suite de ce discours, et dans lesquelles je donne mon aperçu sur toutes les questions métaphysiques qui se lient à celle de l'immortalité de notre ame.

race le penchant vers le mal, et par là de le *perpétuer* dans la création, sans que lui-même fût *immortel*. Or, puisque j'émane de cet être prévaricateur doué d'immortalité, j'en conclus que, sous le rapport de sa perversité même, mon ame est encore d'origine immortelle.

J'ose même ajouter qu'il faut que cette *liberté* et cette *immortalité*, qui furent accordées à l'homme, aient été bien *absolues* et *irrévocables*, puisque, quoique leur résultat soit de *perpétuer* le mal, Dieu cependant ne les détruit pas, et par conséquent ne *peut* ou ne *veut* les détruire. Je fais là-dessus ce dilemme, ou Dieu peut détruire tout-à-fait cette liberté de choisir volontairement le mal, et ce penchant à le commettre qui existent en nous, ou il ne le peut pas; s'il ne le peut pas, leur nature immortelle est bien prouvée; car leur *immortalité irrévocable* peut seule causer cette impuissance divine; s'il le peut, et que cependant il les laisse subsister (comme ils subsistent en effet), il est évident qu'il ne peut avoir en cela d'autre dessein que celui de nous laisser placés entre le bien et le mal, connus l'un et l'autre de notre raison, afin d'établir

en nous une *liberté entière :* or, pourquoi nous placer ainsi dans cet équilibre parfait de liberté, si ce n'est de deux choses l'une : ou pour que nous puissions, en pratiquant le bien pour lui plaire, lui offrir un témoignage d'amour qui lui soit d'autant plus agréable qu'il est *volontaire*, et dans ce cas il seroit impossible qu'il y attachât tant de prix, si notre ame n'étoit pas immortelle, ou bien pour nous laisser le mérite de la vertu, que nous n'aurions pas sans le *libre arbitre*, afin qu'il puisse récompenser *avec motif* celui qui en fait un bon usage, ou pardonner *avec justice* des crimes antérieurs, d'où résultent en nous des taches originelles qu'il nous permet de venir effacer sur la terre ; ce qui suppose encore l'immortalité de l'ame, puisque ces récompenses ou ce pardon ne sont point accordés dans ce monde.

L'attestation de cette origine immortelle de nos ames, est comme burinée de main divine au fonds de nous-mêmes.

Dieu plaça dans nos cœurs l'ardent desir de l'immortalité : nous l'apercevons, nous raisonnons sur elle, nous cherchons à la mériter, nous nous y élançons avec force, en un

mot, nous en portons *l'instinct* bien gravé dans nos cœurs. Mépris à l'homme abject qui oseroit le nier ! Or, vit-on jamais que Dieu plaçât dans une race d'êtres quelconque un instinct qui la trompât ? Le ver qui doit devenir papillon se trompe-t-il sur sa glorieuse destinée, lorsque avant de mourir, pour renaître, il construit sa coque ? L'attente des oiseaux est-elle trompée, lorsque l'instinct les presse de traverser les mers ? Cette colombe qui couve ses œufs est-elle trompée dans l'espérance de les voir éclore ? L'homme lui-même qui jouit encore de l'avantage d'être doué d'un instinct privilégié, qu'il appelle la conscience, est-il trompé par elle lorsque dans le silence des passions et des préjugés, il écoute et suit les décisions qu'elle porte, et lorsque, ne l'ayant pas écoutée, il en reçoit des reproches et des conseils secrets ? S'il est donc vrai que Dieu n'imprime jamais, tant au physique qu'au moral, un instinct trompeur, pourquoi celui de l'immortalité de l'ame seroit-il le seul qui nous trompât ? Quoi ! des abeilles et des fourmis s'approvisionnent par instinct de miel et de blé pour leur servir lorsqu'elles ne pourront plus butiner dans les champs, cette prévoyance qui

leur est inspirée, ne se trouve ni vaine ni infructueuse, et celle de l'homme juste le seroit, lorsqu'il s'approvisionne de vertus dans l'espérance d'en retrouver le prix dans un monde nouveau ? Non, l'instinct de l'immortalité le plus sublime de tous doit être aussi le moins trompeur.

Dieu ne laisse entrevoir à aucune créature ce que sa sagesse n'a pas résolu de lui accorder : il seroit aussi indigne de sa grandeur que de sa bonté de se jouer sans cesse des hommes en ne leur offrant la perspective du plus attrayant des biens, que pour mieux jouir du plaisir de les en priver. Ce Dieu si juste et si bon est soigneux, au contraire, d'ôter à ses créatures jusques à la pensée des biens dont elles ne pourront jamais jouir ; de voiler même à leurs yeux tout ce qui peut leur être funeste. C'est ainsi que les animaux n'ont ni le sentiment ni l'idée des plaisirs, différens des leurs, que goûte l'homme ; la mort, qui vraiment les tue lorsqu'elle les frappe, cache pour eux sa faulx, et ne la laisse paroître à nos yeux, que parce que son tranchant ne peut nous atteindre. Pour ménager même notre foiblesse, elle dissimule sa présence, et, quoique debout au milieu de nous

et moissonnant sans cesse à nos côtés, nous ne l'apercevons presque pas ; son arrivée se montre toujours lointaine, même aux yeux du vieillard que berce encore l'espérance quand la tombe le réclame. Semblables aux animaux, nous ne pourrions ni désirer ni concevoir une existence immortelle (*), si elle ne nous étoit pas destinée, et moins encore en trouverions-nous l'instinct bien gravé dans nos ames.

Cet instinct presse tous les hommes à tel point, que lors même qu'ils veulent l'étouffer, ils lui rendent encore hommage par leur folie. Ils se créent et poursuivent alors une immortalité chimérique : c'est pour elle que ceux-ci s'agitent, que ceux-là se tourmentent, que les uns se consument, que les autres entassent crimes sur crimes : tous espèrent arriver au *temple de mémoire !* ils veulent tous être *immortels !*.... Les insensés ! ils rêvent l'immortalité des tombeaux, lorsque l'immortalité des cieux les appelle ! ils nient la

---

(*) J'oserois presque dire qu'aux yeux de l'observateur, l'immortalité de l'homme paroît certaine, par cela seul qu'il peut en prononcer *le mot*, et en concevoir *le sens*.

réalité de l'objet dont ils poursuivent l'ombre !.... ils achètent par des sueurs, des veilles, et trop souvent des forfaits, une fumée de gloire, une vaine renommée dont ils ne jouiront pas, qu'ils ne pourront pas même connoître, et qui peut-être encore, doit leur coûter une éternité de malheur !.... tandis qu'au prix de quelques vertus modestes, en obligeant leurs semblables par principes de charité, de bienfaisance, d'amour divin, ils pourroient obtenir une éternité de gloire réelle et de bonheur inexprimable !....

L'examen des diverses facultés de l'homme va nous dévoiler encore sa haute destinée.

Nous trouvons en nous une inquiétude secrète que rien n'apaise, un vide interne que rien ne remplit; nous avons des passions dont l'énergie et l'activité sont bien au-dessus des alimens qui leur sont offerts ici-bas, et dont la flamme s'évapore faute d'objet capable de la fixer; nous nous trouvons pressés d'une soif de bonheur que rien ne peut étancher, pas même la vertu; car si elle ne nous met pas en guerre avec nous-mêmes à l'instar du vice, elle ne nous donne pas, ou plutôt

plutôt elle n'est jamais assez pure ici-bas pour nous donner cette plénitude de félicité dont le besoin nous tourmente. Nous sentons cependant que ce bonheur désiré n'est pas une chimère, que nous en portons en nous-mêmes les élémens et le germe ; toujours à sa poursuite, nous ne le saisissons pas ; mais très-souvent nous l'approchons assez pour être sûrs de son existence ; presque à tous nos pas nous le heurtons sans l'atteindre ; à travers des lueurs rapides nous apercevons son ombre qui vacille, et jamais sa réalité permanente ; ce qui prouve que nous ne jouirons de celle-ci que dans un autre séjour. Quoi ! la destinée de l'homme vertueux seroit d'espérer sans cesse cette félicité suprême sans jamais la goûter ! Si Dieu n'avoit pu créer l'homme que de manière à désirer le bonheur, à sentir qu'il en est susceptible, et à rester toujours malheureux même après qu'il a pratiqué le bien, il eût manqué de puissance ; et si pouvant le créer d'une manière moins bizarre, il ne l'eût pas fait, il eût manqué de bonté : chacune de ces suppositions est d'une absurdité criminelle.

Dieu permet à l'homme de contempler ses œuvres, de concevoir en partie tout ce qu'elles

ont de merveilleux ; affamés de vérité, nous brûlons d'admirer et de pénétrer toujours de plus en plus les profondeurs de la sagesse divine. Cette sagesse, qui ne fait jamais rien en vain, ne nous a pas donné de pareils désirs dans le dessein qu'ils ne fussent jamais accomplis..... Ils le seront sans doute : ce qui nécessite l'immortalité de l'ame ; et certes ce ne sera pas assez de l'immortalité même pour admirer toute la profondeur des œuvres de l'Eternel.

Dieu nous accorde d'élever jusqu'à lui nos prières : il lui est donc agréable de les recevoir, et dès-lors il doit lui plaire de les exaucer. Quel seroit le père barbare qui laisseroit à son fils la faculté de l'implorer sans cesse, quoique résolu de ne jamais lui accorder ses demandes ?

Nous fûmes créés assez doués de raison pour apprécier le bien et le mal, assez indépendans pour pratiquer l'un ou l'autre ; tous deux nous sont offerts dans une balance, et notre choix libre nous laisse ou la coulpe du crime ou le mérite de la vertu. Deux emplois de la liberté si opposés, comportent deux destinées différentes. La miséricorde divine peut pardonner au méchant qui a choisi le

crime, ou lui ménager des moyens de retour, et j'aime à le croire ; mais sa justice doit une récompense à celui qui a préféré la vertu ; le prix de la victoire ne lui étant pas accordé dans ce monde, doit nécessairement lui être réservé dans un autre. O nécessité d'un monde où tout soit à sa place, et pesé par la justice au poids de la vertu, que tu te fais bien sentir aux yeux de ma raison !....

Seule dans l'univers, la pensée de l'homme a le droit d'élever des monumens impérissables. La main du temps ne peut briser la trompette d'Homère et la lyre de Virgile ; son souffle ne sauroit flétrir le laurier de Corneille et les palmes de Racine. Leurs chants, loin de vieillir avec le monde, retentiront toujours plus harmonieux.... L'œuvre du génie n'est indestructible que parce que sa source est immortelle. Seroit-il concevable que la mort dévorât la tige qui produit des fruits immortels ?

Cette même pensée, étincelle du regard divin, parcourt à l'instant toute la création et s'enfonce plus loin. Placée hors du cercle du temps, elle regarde ce vieillard se traîner devant elle, d'un vol elle en devance la course, ou recule au-delà de sa naissance. Elle voit

venir la mort, et brave ses coups ; elle aperçoit l'abîme du néant, et elle ose le franchir ; méprisant la terre et toutes les sphères, elle promène au milieu des hiérarchies célestes, et ne craint pas d'y marquer sa place.... La voilà prosternée devant l'Eternel, offrant le présent de l'amour, brûlant l'encens de la vertu, et lui adressant la parole.... Seroit-ce pour ramper et mourir qu'elle auroit reçu de pareilles ailes ? non : c'est pour planer dans l'immortalité.....

Nos cœurs, que nous sommes libres de refuser à Dieu, peuvent se donner volontairement à lui. L'homme juste peut l'aimer avec une extention sans bornes. Cet amour ne mérite-t-il aucun retour ? seroit-il assez payé par le don fatal d'une vie passagère et souffrante ? Tout amour sans réciprocité seroit un renversement de l'ordre, une dissonnance dans l'harmonie générale, un supplice pour l'être réduit à aimer seul ; aussi Dieu ne créa que des amours réciproques, et partagea tout le monde sensible en deux sexes qui brûlent également l'un pour l'autre ; telle est la loi fondamentale qui, sous les eaux, sur la terre, dans les airs, régit l'universalité des êtres organisés. Eh quoi ! celui qui est l'amour par

essence et le verse à torrens, qui a fait de la réciprocité de l'amour le grand ressort de la nature, le pivot sur lequel roule le monde sensible, et d'où dépendent sa conservation et sa durée ; ce Dieu si aimant et si bon allumeroit et laisseroit subsister en nous et pour lui, un amour qui n'obtiendroit jamais de réciprocité ? Quoi ! l'amour pour Dieu qui, sans contredit, est le plus fondé en raison, le plus pur, le plus méritoire de tous, seroit le seul à n'être jamais payé de retour ? Quoi ! Dieu presque ingrat envers le juste qui l'aime et l'adore ! ah ! quel horrible blasphème !.... O mon père ! ô mon Dieu ! cet amour que tu daignas allumer pour toi dans nos cœurs, nous est le plus sûr garant de la réciprocité du tien, et cette union avec ton être éternel nous assure à-la-fois le bonheur et l'immortalité !

Interrogeons à présent l'univers ; voyons quelle est la suprématie du rang que j'y occupe, quels sont mes rapports avec les êtres qu'il renferme, et si mon existence ne doit pas avoir quelque but moral qui atteste encore mon immortalité.

Le premier coup-d'œil que je porte autour

de moi, me découvre la création d'un univers si immense, si rayonnant, si peuplé de merveilles ; j'aperçois dans le vaste atelier de la nature, cette étonnante manœuvrière du grand architecte, une si prodigieuse quantité d'ouvrages admirables ; je me sens si foible au milieu de tous ces grands ressorts du monde physique, tant de masses énormissimes semblent écraser ma petitesse, que, cachant mon front dans la poussière, je me crois le plus vil des êtres que cet univers renferme. . . . je me rassure.... je jette un coup-d'œil plus attentif sur cette immensité de prodiges ; et quel est l'excès de mon étonnement et de mon ivresse, lorsque de réflexions en réflexions, j'en viens au point de me convaincre que c'est *moi* qui suis le monarque de ce vaste et brillant empire !.....

Je reconnois d'abord que tout ce qui, dans la création, n'est que physique, le cède à ce qui est moral ; que tout ce que je vois de matériel n'est créé que pour l'usage et l'utilité des êtres divers doués de sentiment, et n'acquiert de prix que par cette destination : que seroit-ce que le superbe édifice de la terre et du firmament, si ce brillant palais n'étoit habité que par la mort ? La lumière n'est pré-

cieuse qu'autant qu'il existe des yeux pour voir. Notre pensée qui mesure la distance des astres, et en calcule la marche, est bien au-dessus de ces sphères, et tous les feux du soleil ne valent pas les sentimens que l'amitié m'inspire. Il suffit donc que je me trouve un cœur sensible, que je sois un atome pensant, pour que je me classe au-dessus de tous les corps matériels et physiques, quelqu'énormes et radieux qu'ils puissent être.

En me considérant ensuite sous mes rapports avec tous les êtres qui ont quelque portion de vie, de sentiment et d'intelligence, je découvre que, par les attributs exclusifs dont je suis doué, tels que la raison, la parole, la perception du bien et du mal, le libre arbitre, la conscience, le pouvoir d'élever ma pensée, mon amour, ma prière vers l'Etre suprême; enfin cette intelligence si au-dessus de tous les êtres et susceptible d'une perfectibilité sans bornes; je découvre, dis-je, que par tant d'attributs précieux, je suis l'être le plus privilégié qui existe ici-bas, le roi de la nature à qui tout est soumis. Toutes les choses que j'aperçois ne sont créées que pour des usages et par des motifs d'utilité qui remontent tous de l'un à l'autre jusques

à l'homme, et paroissent n'avoir que lui pour dernière et unique fin. Ces vérités me frappent alors de tant de surprise et d'admiration, que presque effrayé de la sublimité de mon être, du diadème qui me couronne, du dais étoilé suspendu sur ma tête; je me demande pourquoi je tiens dans mes débiles mains le sceptre de l'univers; si tant de choses étant créées à mon usage, et n'ayant d'autre fin que moi, mon existence n'a elle-même aucune fin morale, et si tout se borne, pour ce roi de la nature, à souffrir quelques instans; pratiquer quelques vertus sans récompense; commettre impunément quelques atrocités et s'anéantir dans la tombe! O délire du matérialisme!.... ô supposition insensée, affreuse, blasphématrice! ô cruel outrage à la sagesse divine!.. Quoi! l'homme, but de la création, auroit été lui-même créé sans but! Son cercueil seroit le terme où tout viendroit aboutir! la terre et les cieux en travail n'enfanteroient qu'un ver fangeux et mortel dont les brillans attributs ne lui donneroient d'autre prérogative que de concevoir sa bassesse, d'être venimeux et méchant par volonté, d'ajouter aux douleurs physiques les souffrances morales, d'apercevoir l'im-

mortalité pour mieux sentir les coups de la mort !

Est-il dans l'ordre des conceptions divines que ce brillant univers ne serve qu'à reproduire sans cesse des races nouvelles qui, toujours plus perverses, rivalisent des forfaits ? Soleil, ne brilles-tu que pour éclairer le crime ?..... Dieu puissant, n'as-tu créé le monde que pour consacrer une immoralité pareille ? C'en est trop.... je m'indigne d'insulter si long-temps à la raison. Non : cette œuvre immense et brillante de la puissance et de la sagesse du créateur, n'est point une œuvre folle et immorale. . . . l'existence de l'homme doit nécessairement avoir un but moral, et l'on ne peut pas m'accorder ce principe sans admettre l'immortalité de l'ame ; car si la mort anéantit tout dans l'homme, son existence, loin de présenter un but moral, n'offre que le scandale de l'immoralité la plus révoltante.

Pour qu'il y ait but moral, il faut que l'ame survive, et que, quittant cette terre d'exil, ce séjour d'épreuve, où elle ne semble placée que pour régler elle-même ses destins futurs au gré de son libre arbitre, elle entre dans un séjour où la vertu soit

récompensée. Enfin ce monde créé pour l'homme, l'homme créé pour arriver jusques à l'Etre suprême, et augmenter le nombre des intelligences qui jouissent près de lui d'un bonheur éternel, voilà ce qui peut s'appeler un but moral digne de la puissance et de la bonté de Dieu.

Telle est la profonde sagesse du Créateur, et la belle ordonnance de ses œuvres, que leur ensemble, comme je vais l'exposer, ne forme qu'une seule et immense chaîne dont les anneaux ne sauroient être interrompus, ce qui ajoute une dernière preuve à notre immortalité.

Certes, il n'est pas besoin de contempler long-temps l'univers, pour reconnoître que tant au physique qu'au moral, la nature ne marche point par écarts et par sauts ; que dans l'ensemble de l'œuvre, dont elle est l'instrument, tout se tient, s'engrène, se presse de proche en proche sans qu'il y ait secousse ni interruption ; tout se développe d'une manière imperceptible, tout se succède par des nuances et des gradations légères ; les transitions sont toujours si bien ménagées, qu'on arrive insensiblement d'éche-

lons en échelons, depuis le dernier degré de la matière, jusqu'au plus haut degré de l'intelligence. Toute la création forme une immense chaîne dont la main de Dieu, qui en vivifie l'ensemble, tient le premier anneau, dont le dernier va se perdre dans le néant; mais dont tous (quoique souvent leur liaison nous échappe) s'entrelacent les uns dans les autres sans aucun nœud confus, sans intermittence d'anneaux disproportionnés.

Ces vérités, une fois reconnues, j'examine quel est le rang que l'homme occupe dans cette échelle des êtres; je trouve qu'il est dans l'architecture de l'univers, le chapiteau de la colonne; que tout monte par degrés jusqu'à lui, de sorte qu'il forme le plus haut et le dernier anneau de la chaîne perceptible, où viennent aboutir et se terminer toutes les choses visiblement existantes.

Parvenus à ce terme, notre œil n'aperçoit plus rien; mais notre raison ne doute pas que la chaîne ne doive continuer pour remonter jusques à Dieu. Si cependant l'homme périssoit tout entier, cette chaîne seroit vraiment interrompue, et comme tranchée par la faulx de la mort; en arrivant à ce point de la route, on la trouveroit interceptée par

l'abyme du tombeau. Pour que l'échelle des êtres moraux se prolonge, et que la chaîne qui lie toute la création continue, il faut que le dernier anneau du monde visible, formé par l'existence de l'homme, se rattache à l'extrémité inférieure du monde invisible; et que le trépas, au lieu d'être le gouffre qui sépare les rives des deux mondes, soit le pont qui les unisse, ou comme le vaisseau qui franchit cet océan.....

Pour que les choses soient ainsi, il faut que l'homme ne soit pas un être simple, mais mixte; qu'il participe à deux natures bien différentes: que par l'une, d'où dérive son corps, il tienne au monde visible et destructible; et que par l'autre, d'où émane son ame, il tienne au monde intellectuel et invisible.

Si la réflexion nous indique que les choses doivent être telles, il n'est plus possible d'en douter lorsqu'en considérant l'ensemble de l'homme, on aperçoit qu'en effet tout prouve qu'elles sont ainsi.

Jetez vos regards sur notre corps dont l'aigle et le lion dédaigneroient d'habiter le frêle édifice; (et qui cependant par sa forme pyramidale, la voûte de son front, la direc-

tion de son regard, l'empreinte auguste de son visage, devant qui toute race d'animaux recule de respect et de crainte, la flexibilité de sa langue qui corporifie la pensée, la structure de ses mains créatrices, et sa nudité même qu'il peut revêtir à son gré de haillons ou de pourpre, nous décèle le secret de la grandeur et des destinées de l'Etre intellectuel qu'il renferme). Regardez, dis-je, ce corps humain croupissant dans la fange, respirant des odeurs fétides, rampant au milieu des vers dont il sera la pâture ; voyez cette malheureuse victime torturée par les maladies, et traduite par la frayeur aux divers supplices de la mort..... Considérez ensuite notre ame, franchissant à volonté les espaces sur l'aile de la pensée, assise sur la voûte des cieux, debout sur le piédestal de la création, en rapport avec Dieu même, et libre de lui rendre hommage ou de l'outrager. Pouvons-nous voir cette ame et ce corps ne former qu'un seul tout dans l'homme actuel, sans reconnoître dans ce mélange étonnant de grandeur et de bassesse, dans cet être, dont les deux extrémités embrassent le ciel et la terre, le lien qui les unit l'un à l'autre, le point de contact par lequel ils se touchent;

cet anneau central et nécessaire de la chaîne où viennent se rattacher par tant d'anneaux successifs, d'un côté, toute la création physique et tous les êtres sensibles d'un ordre inférieur et périssable ; et de l'autre toute la création inconnue, et les êtres d'un ordre supérieur et indestructibles ; enfin cet intermédiaire indispensable entre le visible et l'invisible, le matériel et l'immatériel, la mort et la vie, le temps et l'éternité ; les esprits lumineux et les créatures charnelles, Dieu et la création.

Je viens de parcourir rapidement le cercle que je m'étois tracé. Ainsi l'on a vu que l'immortalité de l'ame se démontre :

Par la nature de cette ame qui renferme à-la-fois deux penchans, dont l'un l'entraîne vers le bien, et l'autre vers le mal, et qui, quoique opposés, ne peuvent émaner tous les deux que d'un principe immortel.

Par l'instinct moral de l'homme, d'où résulte en lui le désir et le sentiment de l'immortalité ; instinct qui ne sauroit l'égarer, parce que Dieu n'imprime jamais dans aucune race d'êtres un instinct trompeur, et ne laisse point entrevoir à ses créatures les biens qu'il n'a pas résolu de leur accorder.

Par l'examen de nos facultés intellectuelles, qui toutes annoncent notre immortalité, sans laquelle nous ne saurions comment expliquer : cette inquiétude secrète que rien n'appaise ; ce vide intérieur qu'aucun sentiment ne peut remplir ; cette énergie de nos passions bien au-dessus des alimens qui leur sont offerts ; cette soif de bonheur que rien ne sauroit étancher, pas même la vertu ; ce pouvoir qui nous est donné d'admirer avec discernement les œuvres divines ; ce désir d'en pénétrer la profondeur, que nous ne conserverions pas s'il ne devoit jamais être satisfait ; cette liberté d'adresser nos prières à Dieu qui ne sauroit être assez cruel pour nous laisser le besoin de l'implorer sans cesse, s'il étoit résolu de ne jamais nous exaucer ; cette faculté qu'il nous accorde de pratiquer sciemment le bien et le mal, ce qui nous laissant la coulpe du crime, ou le mérite de la vertu, nécessite pour l'avenir deux destinées différentes ; ce don de notre pensée qui seule a le droit d'élever des monumens impérissables, et qui, aussi rapide que féconde, parcourt à volonté cet univers, en crée de nouveaux, sillonne en un instant l'épaisse nuit des siècles passés et futurs, vole au pied du

trône de l'Eternel, scrute ses desseins, juge ses œuvres, l'invoque et le blasphème; enfin cette permission accordée à l'homme juste d'aimer Dieu avec une extention sans bornes, ce qui suppose qu'il en sera payé de retour, parce que Dieu ne sauroit être ingrat, que tout amour sans réciprocité seroit une dissonnance dans l'harmonie générale, puisqu'il fit de la réciprocité de l'amour, le pivot sur lequel roule le monde.

L'on a vu que l'immortalité se démontre encore : par la suprématie dont jouit l'homme dans l'ordre de la création, toute combinée dans un but qui lui est relatif, ce qui suppose que sa propre existence a un but moral, parce qu'il ne seroit pas digne de la sagesse divine, que cet univers ne servît qu'à produire, engloutir, renouveler et détruire sans cesse des races humaines qui, douées des plus brillans attributs, n'auroient cependant d'autre prérogative que de choisir le mal par réflexion, de commettre impunément le crime, de pratiquer la vertu sans récompense, d'ajouter aux douleurs physiques les souffrances morales, d'apercevoir le prix de l'immortalité pour mieux apprécier toute l'horreur de la mort.

Par

Par la gradation constante que suit le créateur dans ses œuvres, la chaîne qui en résulte, qui doit remonter du néant jusques à l'être des êtres, et qui cependant seroit interrompue si l'homme n'étoit pas un être mixte qui, par sa chair vile et périssable, tient à la création matérielle et perceptible ; par son ame d'origine céleste, se rattache à la création invisible, et qui par là devient ce chaînon intermédiaire qui joint les deux mondes, et unit tout l'ensemble de l'œuvre divin.

Si après tant de preuves qui servent à résoudre le plus important problème qui intéresse l'espèce humaine, je considère encore que mon opinion est ratifiée au tribunal de ma conscience, et comme sanctionnée par une voix secrète qui s'élève au fond de mon cœur, et le fait tressaillir..... que d'âge en âge, depuis que l'on connoît le cours des siècles, elle fut adoptée par tous les peuples qui ont couvert la terre ; publiée sur-tout, par les anciens sages de la Perse et de l'Inde, de l'Egypte, de la Scythie, de la Chine et de toute l'Asie : que si elle fut, hélas ! contredite de nos jours par quelques sophistes, elle

fut professée chez les Grecs et les Romains, en France, en Angleterre, en Allemagne, par les plus grands philosophes et les plus vastes génies qui aient illustré les siècles les plus éclairés : tels que *Aristote*, *Socrate*, *Platon*, *Cicéron*, *Bacon*, *Descartes*, *Newton*, *Clarke*, *Euler*, *Pascal*, *Racine*; et qu'enfin elle est consacrée par toutes les traditions orales, historiques et religieuses : alors cette opinion n'est plus un problème à mes yeux ; elle est une vérité démontrée, et dans les transports de mon admiration, j'appelle tous les hommes à se réjouir avec moi de *notre immortalité*.....

O ciel ! il est donc vrai, nous sommes immortels !.... Dieu puissant, soutiens ma foiblesse ; je succombe sous le poids de tes bienfaits !... Quelle immensité d'espérance me ravit ! quelle prodigalité de bonheur se prépare ! quelle flamme de reconnoissance et d'amour s'allume dans mon cœur ! quelle charité m'attendrit et m'embrase envers tous mes semblables ! je ne vois plus, parmi eux, des rivaux, des ennemis, des jaloux ; je n'embrasse que des frères.... Comme l'aspect de ce monde change tout-à-coup à ma vue !.....

placé sur la terre pour y conquérir les cieux par la pratique de mes devoirs envers la patrie et l'humanité, je deviens meilleur citoyen, meilleur époux, le plus tendre fils, le plus sincère ami.... L'or et l'ambition ne sont plus nécessaires pour m'exciter à servir l'Etat; l'injustice et l'ingratitude, la crainte de la misère et du trépas n'arrêtent plus l'ardeur de mon zèle.... ô mes amis! soyons vertueux, et quels que soient les maux qui nous affligent, réjouissons-nous d'exister.... nous sommes immortels!... et dès-lors que nous importent la fortune ou l'infortune, la renommée ou l'oubli, la mort ou la vie! tout s'égalise, tout s'éclipse à nos yeux.... La *vertu* seule reste : elle est *tout*.... heureux qui s'en souvient!..., malheur à qui l'oublie!!!

Hommes religieux, sages de tous les temps, de tous les climats, entonnez avec moi des chants d'alégresse.... Célébrons ensemble notre immortalité!..... à cette idée mon ame défaillante ne peut suffire à ce qu'elle éprouve! elle voudroit déjà briser ses liens.... Elle s'élance.... Quel vaste et brillant portique s'ouvre!.... je vois tourner devant moi la roue de l'éternité.... son

mouvement me saisit et m'entraîne.... Quel nouveau soleil brille à mes yeux ! Ce soleil procède de Dieu même !.... sa chaleur est *amour*, principe des *affections ;* sa lumière, *intelligence*, principe des *pensées ;* ses rayons sont cet *esprit* qui donne aux ames justes, amour sans bornes, intelligence et félicité suprêmes....

Douteroit-on de ce qu'en cet instant la vérité m'inspire ? qu'on interroge le soleil visible, il répond :

« Je te représente sur la terre ce qu'est » le soleil divin dans les cieux.... je lance des » feux, il étincelle la vie.... je suis le soleil » périssable des corps destructibles, il est le » soleil éternel des intelligences immor- » telles. Il m'a créé l'époux de la nature sur » laquelle j'agis, et que lui seul féconde. » Celle-ci n'est que le dernier des ateliers du » grand architecte, où sa main sculpte et » anime jusqu'à la plus vile matière ; où la » vie lutte sans cesse enveloppée des bras de » la mort....; où le mal et le bien combat- » tent ensemble. — Cet univers est un sym- » bole.... cette terre un séjour intermé- » diaire.... tout ce qu'ils offrent de bon à tes » yeux est le bas-relief, le paysage représen-

» tatif du monde céleste, vrai séjour de la
» vie.... Dieu s'est peint dans ses œuvres...
» je n'existe que comme son image ».

O vérités fécondes ! que ne puis-je vous proclamer sur toute la terre aux accens de la plus victorieuse éloquence !... Oui, j'oserai le publier ici :

Le souverain des mondes créés ou à naître a lui-même incrusté son image en traits de feu, dans l'azur du firmament. Elle reste assise sur le trône des airs, pour que tous les hommes puissent chaque jour la contempler. Elle eût mal exprimé la ressemblance du Créateur, si elle n'eût pas été douée elle-même d'une vertu productrice : aussi le Dieu vivant en l'embrasant d'un souffle, l'a rendue un foyer de chaleur et de lumière dont les rayons actionnent à-la-fois toute la nature.

« Soleil ! inextinguible flambeau qui, sans jamais te consumer ou t'accroître, brûleras à la gloire de l'Eternel dans tout le cours des siècles ; lustre étincelant suspendu sans point d'appui, dans le vaste temple de la création, et qui seul l'éclaires tout entier ; hiéroglyphe mystérieux, gravé de main divine sur la

colonne de l'univers, pour laisser entrevoir à la terre, ce qu'est la divinité dans les cieux ; miroir resplendissant qui nous réfléchis son image, et qui par l'immensité de tes prodiges régénérateurs me découvres l'action et la fécondité créatrice du *soleil intellectuel* ; non, jamais mes yeux ne se lasseront de t'admirer !.... Comme astre périssable, je te foule aux pieds; comme portrait rayonnant de mon Dieu, je m'humilie devant toi. Mépris à l'insensé, malheur à l'impie qui ne te fixent que d'un œil ingrat ou stupide. . . . Ce n'est qu'en te contemplant que l'homme peut dérober quelques secrets divins. C'est toi qui sers de marche à la pensée, lorsque d'un pas elle veut monter de la terre aux cieux pour y méditer l'être des êtres.

» C'est le *trine* que me présente l'union de ta chaleur, ta lumière, ton rayon qui, quoique distincts et procédans les uns des autres, sont co-existans entre eux, et ne forment qu'un seul astre d'où jaillirent et jailliront sans cesse des torrens de vie et de clarté, sans qu'il y ait jamais soustraction dans la source productrice, ni relâchement dans le ressort conservateur ; c'est, dis-je, ce *ternaire* empreint en toi qui me dévoile, bien mieux que

toutes les bouches humaines, le *trine* mystérieux de l'être divin, et l'éternité passée et future de sa propriété créatrice et conservatrice.

» Ah ! ce n'est pas en vain que les premiers peuples qu'ait nourris la terre dans l'Orient, se sont prosternés devant ton disque symbolique et radieux. Ce n'est pas le fonds de leur culte qui étoit profane, c'est l'interprétation que lui donne l'ignorance, ou l'abus qu'en firent la superstition et le fanatisme. Ces hommes religieux, ces peuples vierges ne tomboient à genoux en corps de nation, que pour adorer dans l'époux visible de la nature, l'ordonnateur invisible de toutes les créations, ce vrai *soleil spirituel* dont la chaleur est *amour*, la lumière *intelligence*, et dont les rayons, émanation conjointe de ces deux sources de vie, pénètrent, animent et éclairent tous les êtres ; ce *soleil divin*, premier procédant de l'unique et vrai Dieu, seul être incréé ; de ce Dieu de tous les humains, de toutes les hiérarchies célestes, de tous les mondes des mondes ; qui a précédé les temps et qui doit leur survivre ; le grand *Jehovah !*.... premier et seul principe des choses, qui a tout enfanté *de* son

être et *par* son être, excepté le *mal*, enfant de l'orgueil de quelques êtres immortels émanés de ses mains ; enfin ce Dieu des dieux qui s'est nommé lui-même l'*Eternel ; Alpha* et *Oméga ; Adonaï* ou *sum qui sum*, et dont tu n'es toi-même astre du jour, que l'émanation indirecte, l'instrument physique et la brûlante effigie.

» Mes yeux ne peuvent aujourd'hui soutenir l'éclat de tes rayons, demain peut-être mon ame ira planer au-dessus de ton trône :

» Tu dois périr un jour, et je suis immortel ! . . . . . (*) »

(*) Ce que je viens d'exprimer dans ces derniers paragraphes ne doit pas être considéré comme une simple prosopopée dont j'ai voulu orner mon discours ; mais comme *l'exposition abrégée* de ce que je crois être la vérité sur quelques points de métaphysique relatifs à la question de l'immortalité de l'ame.

Je crois fermement, par exemple, que ce monde n'est que *représentatif* d'un monde spirituel, vrai

séjour de la vie que notre ame doit habiter après la mort, et dont nous pouvons nous former une idée en considérant tout ce que la création visible présente à nos yeux, et en cherchant à distinguer jusques à quel point la matière si grossière de l'un, et le mélange du mal avec le bien, doivent le rendre *dissemblable* à l'autre.

Dieu conserve toujours unité dans ses plans, il n'y a que les résultats qui varient à l'infini. Il est dans l'ordre qu'il se soit peint dans ses œuvres, et qu'il ait voulu nous instruire par les choses terrestres, des choses célestes vers lesquelles nos désirs et notre curiosité se portent sans cesse.

La généralité des philosophes religieux ont pensé; *que tout ce qui est ici-bas est correspondant à ce qui est en haut.* Les religions diverses le confirment, et l'apôtre a dit : *Par ce qui est fait dans ce monde les créatures comprennent les choses invisibles de Dieu.* Ep. rom. chap. V : 20.

Par une suite du principe adopté, que le monde visible représente matériellement le monde invisible, et que tout ce qui paroît dans cet univers est *significatif*, j'ai dû penser (comme beaucoup d'autres raisons qu'il est inutile de détailler ici, m'engagent à le croire) que le soleil que nous voyons et qui actionne toute la nature, n'étoit que le symbole d'un soleil divin qui devoit briller dans les cieux,

et y étinceler la vie, laquelle, bien analysée, n'est autre chose qu'*amour*, d'où naissent *affections*, et *intelligence*, d'où naissent *pensées*. L'un forme en nous la *volonté*, et l'autre l'*entendement*.

Ce qui m'a confirmé dans cette opinion, c'est qu'en l'adoptant, les questions métaphysiques et religieuses les plus difficiles se trouvent sinon tout-à-fait résolues, du moins beaucoup plus éclaircies, et que ce n'est que par-là que j'ai pu me rendre raison d'une infinité de choses que je ne pouvois comprendre auparavant.

Je pense donc que ce soleil spirituel existe; et que celui qui nous éclaire physiquement, étant son image, c'est par lui que nous devons juger du premier.

Tous les deux répandent chaleur et clarté; mais la *chaleur* du soleil physique n'est en elle-même qu'un feu sans vie, comme sa *lumière* n'est qu'une clarté qui colore et rend les objets d'ici-bas perceptibles, et ses *rayons* procédant de l'un et de l'autre ne sont que le véhicule qui provoque la fermentation dans le sein de la nature, et la dispose à être fécondée; tandis que dans le soleil divin, la chaleur qui en émane est non-seulement un calorique qui affecte les corps qui en sont frappés, mais elle est encore *amour*, dérivant du premier principe du grand être d'où résulte en lui, volonté de créer, et tous les genres d'affections douces et bonnes. La

clarté qu'il répand, est non-seulement clarté lumineuse qui colore et rend les objets visibles, mais encore *clarté intellectuelle* ou *intelligence*, dérivant du *second principe* du grand Etre, d'où résulte en lui sagesse infinie, idées sans nombre et pouvoir d'exécution. Les rayons qui jaillissent sont l'émanation conjointe de la chaleur et de la lumière, ils se rapportent au *troisième principe* divin, qui est *l'esprit saint*; et leur action, sans jamais s'affoiblir, anime tous les êtres. Ces trois choses, *chaleur*, *lumière* et *rayon* qui, quoique *distinctes*, sont *coexistantes* et co-éternelles, ne forment qu'un *seul* soleil spirituel, qui n'est pas proprement la *divinité*, mais son premier procédant, la forme sous laquelle il brille dans les cieux.

Notre soleil n'est qu'une image de cet astre divin, il a le pouvoir cependant d'animer la nature, parce qu'il reçoit cette virtualité du soleil divin dont les rayons se mêlent aux siens, qui en sont comme l'enveloppe matérielle quoique *ignée*, et par-là, fécondent et vivifient tout dans l'ordre physique et inférieur de la création qui, quoique *matériel*, et lié à l'ordre *supérieur* comme nos corps ici-bas le sont à notre ame; car ce que nous appelons le *physique* est *mu* par ce que nous appelons le *moral*, qu'il enveloppe et recouvre. L'un et l'autre sont toujours étroitement amalgamés et procèdent plus ou moins directement de la chaleur et de la lumière spirituelles dérivantes elles-mêmes de la divinité première et unique source de toutes choses.

Cette *chaleur*, et cette *lumière* (laquelle dans les écritures est désignée par le *verbe*, la *parole*, la *sagesse*) se trouvent dans le soleil divin en proportion parfaite et tellement *identiques*, qu'elles ne sont qu'*un*. *Au commencement étoit le verbe, le verbe étoit avec Dieu, et le verbe étoit Dieu*. Evan. Jean, chap. I : VI. Mais les corps créés se trouvent recevoir les uns plus de chaleur que de clarté, les autres plus de clarté que de chaleur, et toutes deux ainsi divisées tendent sans cesse à se réunir. De-là vient cet *aiman* qui attire sans cesse les deux sexes. L'homme est plus disposé à recevoir l'*intelligence*, ou le *vrai*; la femme à recevoir l'*amour*, ou le *bon*, et ces deux émanations ont entre elles une sympathie divine. Voilà pourquoi lorsque, ici-bas, deux amans époux confondent leurs cœurs et s'unissent étroitement, il en résulte bonheur, et il en jaillit la vie. Lorsque deux ames devenues célestes, opérant entre elles le mariage divin de l'*amour* et de la *sagesse*, ou du *bon* et du *vrai*, se confondront presque entièrement l'une dans l'autre, alors le bonheur doit devenir extrême, parce que ces êtres se trouvant par-là plus en harmonie avec l'être divin, où cette union du *bon* et du *vrai* est entière et fait sa félicité suprême, ils seront bien plus vivifiés par ses rayons, et recevront des développemens d'intelligence et des ravissemens de bonheur, que notre foible imagination ne sauroit jamais concevoir. . . .

Il résulte de tout ce qui précède : que dans mon

opinion, il est un soleil spirituel premier procédant de la divinité, et que c'est la *lumière* de ce soleil co-existente avec sa *chaleur*, et qui s'épanche par ses *rayons*, qui est le principe et la conservation de tout, et fera notre bonheur et notre immortalité.

Cette doctrine est conforme à l'esprit des écritures.

Le *verbe* (qui est le *second principe* divin d'où dérive la *lumière*) *étoit au commencement avec Dieu.*

Toutes les choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. Dans lui étoit vie, et la vie étoit la lumière des hommes. Ev. Jean, ch. IV : 2, 3.

L'esprit de Dieu m'a fait, et le souffle du tout-puissant m'a vivifié. Job, 33 : 4.

En vous est la source de la vie, et dans votre lumière nous voyons la lumière. Ps. 35 : 10.

La sagesse (qui se rapporte encore à cette lumière) *est la vapeur de la vertu de Dieu et l'effusion toute pure de la clarté du tout-puissant.*

Elle est l'éclat de la lumière éternelle ; n'étant qu'une, elle peut tout, et toujours immuable elle renouvelle toutes choses.

Elle est plus belle que le soleil, et plus élevée que toutes les étoiles. Si on la compare avec la lumière elle l'emportera.

Elle atteint avec force depuis une extrémité jusqu'à l'autre.

C'est elle qui enseigne la science de Dieu et qui est la directrice de ses ouvrages.

C'est elle aussi qui me donnera l'immortalité.
Sap. 7 : 25, 26, 27, 29; ch. 8 : 1, 4, 13.

FIN.

NOTES.

(*a*) S'IL étoit des hommes qui, ayant des préventions sur mon compte, s'étonnassent de ce que je professe en ce jour l'immortalité de l'ame, et qui pussent croire que les derniers événemens relatifs au culte influent sur mon langage, je les prie d'être persuadés que ma plume est toujours l'interprète de mon cœur.

Certes, ce n'est pas d'aujourd'hui que je professe une pareille doctrine : que l'on se rappelle ce que je disois à cet égard en l'an III dans l'écrit que je publiai sur ma proscription. J'aime à rappeler ici ce passage, parce qu'il attendrit encore mon cœur, qu'il doit plaire aux ames sensibles, et que la moralité n'en peut être qu'utile. Je disois :

« Le décret qui me mit *hors la loi*, sembla me » mettre également *hors des peines de la vie*, et » m'introduire dans une existence nouvelle et plus » réelle. Si je n'eusse jamais été proscrit, emporté, » comme tant d'autres, par une sorte de tourbillon, » j'aurois continué d'exister sans me connoître ; je » serois mort sans savoir que j'avois vécu. Mon mal- » heur m'a fait faire une pause dans le voyage de la » vie, durant laquelle je me suis regardé, reconnu ; » j'ai vu d'où je venois, où j'allois, le chemin que » j'avois fait, et celui qu'il me restoit à parcourir,

» les faux sentiers que j'avois suivis, et ceux qu'il
» me convenoit de prendre pour arriver au vrai but.
» Il m'est impossible de peindre quelles jouissances
» m'ont procuré ce silence, ce recueillement absolu,
» cette possession continuelle de ma pensée, cette
» étude suivie de mon être, ces fruits de sagesse et
» d'instruction que je sentois éclore en moi, cet
» abandon de la terre, ce lointain d'où j'apercevois
» et jugeois les criminelles folies des hommes, cette
» adoration sincère et croissante de la vertu, cette
» élévation intellectuelle vers les objets grands et
» sublimes, et sur-tout vers l'auteur de la nature, ce
» culte libre et pur que je lui adressois sans cesse.
» Je me promenois dans un jardin la plus grande par-
» tie de la nuit. Le spectacle de la voûte étoilée, le seul
» qui s'offrît à ma vue, fixoit continuellement mes
» réflexions. Ah ! qu'elles étoient salutaires et ravis-
» santes. . . ! qu'il est sublime ce livre sans cesse ou-
» vert sur nos têtes, tracé de la propre main de l'Être
» suprême, et dont chaque lettre est un astre ! qu'il
» est heureux celui qui sait y lire ce que j'y voyois
» écrit en traits de feu, en hiéroglyphes solaires :
» Existence de Dieu. Immortalité de l'ame.
» Nécessité de la vertu. »
» Retenu quelquefois, couché sur du gazon, ou
» assis sur une pierre, jusqu'au retour de l'aurore,
» dans mes admirations méditatives, et devenu, par
» elles, aussi persuadé que *Socrate* de l'immortalité
» de nos ames, je m'écriois en regagnant ma retraite :
» S'ils m'égorgent aujourd'hui ; — » Demain tous ces
» soleils brilleront sous mes pieds..... »

Voilà

Voilà ce que j'écrivois il y a sept années, époque d'où date mon entière conviction sur l'immortalité de l'ame. Si mon opinion sur ce dogme étoit plus douteuse auparavant, c'est que je n'y avois *que trop* et *pas assez* réfléchi; car, comme l'a très-profondément observé Bacon : *Un peu de philosophie conduit à l'incrédulité; beaucoup de philosophie nous ramène à la religion.*

Ce n'est pas *changer* que de s'éclairer davantage par la recherche de la vérité. Trop heureux celui qui pourroit marcher en se perfectionnant dans la carrière de la vie ; je plains ceux dont les ames ne resortent pas plus pures du creuset du malheur, et qui ne rectifient jamais aucune de leurs idées aux clartés du flambeau de l'expérience.

Mes opinions sur l'immortalité de l'ame, et sur les autres points de métaphysique religieuse que j'ai désignés dans ce discours, ne tiennent nullement, comme on pourroit le croire, à la vivacité de mon imagination, à la sensibilité de mon ame; elles sont le fruit de la plus profonde réflexion, et je puis dire que peu d'hommes se sont trouvés à même de réfléchir là-dessus aussi long-temps et aussi sérieusement que moi. Je dois cet avantage aux malheurs de la révolution. Proscrit, condamné, pour un acte de dévouement envers ma patrie, la providence, sans me faire quitter Paris, me retint emprisonné dans une retraite isolée, où, n'apercevant en arrière que mon échafaud dressé, devant moi que le soleil, la nuit et la nature, n'ayant plus d'autre intérêt ici bas que de réfléchir sur Dieu, sur mon ame, sur la

religion, je me livrai tout entier à une méditation sur les objets métaphysiques et religieux, qui dura seize mois pendant quinze heures par jour, et certes on ne réfléchit jamais plus profondément qu'au pied de l'échafaud. . . !

Je retrouvai dans mon cœur ces germes religieux qu'une saine éducation y avoit semés dans l'enfance, et qui, si long-temps étouffés par la prospérité, se ravivoient dans le malheur.

Mais si mon ame étoit entraînée vers la religion, mon esprit répugnoit à réfléchir sur ses dogmes et mystères, que je trouvois absurdes. Je ne pouvois les croire, parce que je n'avois pu les expliquer.

Ceux qui en matière religieuse ont tant fait une fois que de soumettre à l'examen rigide de leur foible raison, ce que tant de gens mieux avisés croient sans même y réfléchir, ne peuvent plus trouver *vrai* que ce qui leur est assez démontré pour les frapper d'une entière conviction. Ils veulent absolument qu'on leur prouve tout, et je me trouvois dans ce cas. Il faut alors que ces sceptiques en fait de religion, restent égarés dans le dédale de la métaphysique, ou bien qu'à force de méditation et de philosophie, ils parviennent à soulever presque tous les voiles du sanctuaire, et à parcourir le cercle entier des connoissances religieuses, pour revenir enfin les yeux ouverts et un flambeau à la main, dans le même endroit où l'humble foi les auroit laissés paisiblement son bandeau sur les yeux.....

J'ai heureusement parcouru le cercle ; mais encore plus heureux celui qui n'a pas besoin de faire

le tour du monde pour retourner au point d'où il étoit parti!

Avec un cœur plein de zèle et un esprit égaré, mais résolu de ne prendre du repos qu'après avoir distingué la vérité; j'entrepris ce long pélérinage de la pensée. Celui qui m'en inspira la résolution, m'entretint dans la persévérance.

Je m'aperçus d'abord qu'en matière religieuse, la solution de la vérité dépend moins de l'effort de notre esprit, que de la disposition de notre cœur; que sur ces questions qui tiennent autant au sentiment qu'à l'intelligence, l'aveugle raison s'égare et tombe, si elle veut marcher seule d'un pas présomptueux; qu'il faut que la vertu lui prête le ferme appui de son bras, et que la charité seule peut délier le bandeau que le vice et l'erreur retiennent sur nos yeux. Je reconnus que dans la nuit obscure de la métaphysique religieuse la vérité ne se montre que par éclairs qu'il faut saisir, et comme une flamme que l'humble prière allume et que l'orgueil éteint. C'est pourquoi tant de personnes sont si peu propres à cultiver cette science, tandis qu'elles sont si habiles dans toutes les autres.

Je commençai donc par prier, et plus en rapport avec Dieu, je devins meilleur, plus calme, plus au-dessus de l'infortune, plus apte à discerner la vérité.

Séquestré des hommes, et sans distraction, je pus me concentrer tout-à-fait en moi-même, et je découvris que cette concentration est le plus puissant moyen d'atteindre directement le vrai. Les anciens ont ingénieusement placé la vérité dans le fonds d'un

puits ; mais ils auroient dû ajouter que ce puits se trouve creusé lui-même au fond de notre ame. C'est là que notre pensée découvre des régions spirituelles, éthérées, inconnues, où elle peut déployer à son gré toute l'activité de ses ailes. Là, se trouve cet abyme des idées, dont il est impossible d'assigner la profondeur, et autour duquel tourne un escalier où notre esprit peut s'engager, descendre, et descendre encore à perpétuité, sans jamais en atteindre la fin.

Je me concentrai donc chaque jour davantage, et j'en vins au point de vivre, uniquement, quant à l'esprit, dans moi-même. Des milliers d'espions étoient à ma recherche ; le glaive fatal étoit suspendu sur ma tête, et je n'y songeois pas ! Le torrent de la révolution rouloit en flots de sang à la lueur des incendies, au bruit de la guerre ; j'étois placé dans le lieu même où bouillonnoit sa source (*), et je ne l'entendois pas ! Ce philosophe de l'antiquité qui traçoit des cercles à l'instant même où l'ennemi saccageoit la ville, où des soldats enfonçoient sa porte pour l'égorger, étoit moins absorbé dans son problème que je ne l'étois dans la solution des vérités divines.

Ma pensée conservant toute sa force, et débarrassée de tout ce fatras de systèmes entassés depuis des siècles, dans des milliers de volumes écriturés de la main des hommes, cherchoit à approfondir les pages mystérieuses de ce grand livre de la nature, où son auteur écrivit en langue universelle, en caractéres ineffaçables, et pour tous les hommes, la première des révélations. . . .

(*) Dans Paris et au faubourg St. Antoine.

C'est à la suite de ces longues méditations, filles du malheur, du recueillement, de la prière, que j'établis dans mon esprit les bases de mon opinion en matière religieuse, dont l'immortalité de l'ame est une des principales.

De retour dans le monde, je ne perdis pas ces objets de vue; et toutes mes observations me confirmèrent dans mes principes.

A peine sorti du corps législatif, je me retirai dans une campagne sur les bords de la méditerranée, où, ne communiquant presque avec personne, et n'ayant sous mes yeux que la mer et la nature, je pus, durant deux ans de suite, me livrer encore aux mêmes méditations. Là, moins concentré sans doute, mais secouru par quelques ouvrages choisis parmi le petit nombre de ceux qui, chez les diverses nations, ont traité de ces matières. J'ai achevé de fixer dans mon esprit l'ensemble d'un système dont les principales idées ne sont pas de moi, que je suis bien loin de vouloir présenter aux autres avec assurance, et comme devant servir de règle à leurs opinions; mais qui est devenu le régulateur des miennes, et que je voudrois pouvoir offrir aux regards des amis de la vérité dans tout l'ensemble de ses ramifications; dans tous ses développemens, toutes ses conséquences, et soutenu par ce faisceau de réflexions qui ont servi à l'établir et à le confirmer dans mon esprit. Ce n'est qu'alors que l'on pourroit le bien juger. J'espère pouvoir un jour le réunir ainsi dans un seul corps d'ouvrage.

Ce qui fixe à son égard mon entière conviction,

et devient à mes yeux la garantie de la vérité, c'est que toutes ses parties, quoique multipliées, concordent entre elles, qu'il n'en est aucune qui, dans son principe, comme dans ses conséquences, se trouve contradictoire, du moins à mes yeux, avec le principe et les conséquences des autres; toutes au contraire s'accordent, se lient, s'appuient, se servent même réciproquement de démonstration, et sont comme des pierres, qui, en se réunissant, forment une mosaïque dont l'ensemble présente un dessin régulier.

J'ai hésité de donner un aperçu de mes idées, parce que leur nouveauté doit leur nuire et fournir contre moi de bien puissantes armes; mais des considérations humaines doivent-elles m'empêcher de dire ce que je crois être des vérités utiles?

Ce qui donne, à mes yeux, le plus grand poids à ce système, et me rassure, c'est qu'il est parfaitement en harmonie avec les révélations du christianisme, ses dogmes et ses mystères, dont, par lui, on peut découvrir en grande partie l'immense profondeur. Ces mystères et ces dogmes ne paroissent ridicules à tant de personnes, que parce qu'on n'en connoît pas le sens *spirituel* et *interne;* et que ceux qui ont voulu les expliquer, les ont souvent rendus encore plus invraisemblables, parce que, n'ayant pas aperçu le vrai sens *spirituel*, ils les ont interprêtés d'après la *lettre*, oubliant que *Paul* leur avoit dit: *La lettre tue, et l'esprit vivifie.*

Le système adopté donne en partie la clef du sens *interne*, *spirituel*, et alors ces mystères, loin de ré-

pugner à la raison, l'étonnent et lui paroissent vraiment d'une profondeur admirable!!!

Il dévoile encore en grande partie, ce qu'offrent d'emblématique les religions antiques et modernes des divers peuples; le sens caché des principales allégories des mythologies grecque et romaine.

Il démontre pourquoi les opinions et pratiques religieuses les plus antiques ont une analogie bien marquée avec le mouvement des astres, les signes du zodiaque, le cours des saisons et les grands phénomènes de la nature; ce qui vient de ce que tous ces phénomènes, etc., ne sont eux-mêmes, dans l'ordre de la création, que les symboles primordiaux et durables des mêmes mystères divins cachés sous les symboles religieux. Il remonte à cette analogie des phénomènes physiques de la nature avec les choses divines; il en suit les principaux rapports, et par-là s'expliquent plusieurs opérations secondaires de la nature; l'on resaisit quelques débris de cette science des correspondances des choses physiques avec les choses spirituelles, plus particulièrement connue des Egyptiens, et d'après laquelle on découvre sur-tout à quoi correspondent, dans l'ordre spirituel, les astres, les élémens, la terre, l'homme, les arbres, les minéraux, et les animaux bons et mauvais; ce qui nous dévoile, en partie, pourquoi certains cultes offroient à la vénération de la multitude des productions naturelles, comme, par exemple, un *oignon*, dont la forme et les diverses enveloppes sont symboliques; divers animaux bons et mauvais, comme le *bœuf* et le *crocodile;* des monstres même

composés symboliquement, tels que le *sphinx ;* pourquoi dans presque toutes les religions anciennes (où le culte pouvoit encore être représentatif, parce que la science des correspondances n'étoit pas encore perdue parmi les grands initiés) l'apparition de tel ou tel signe, de tels ou tels oiseaux, annonçoit de bons ou mauvais augures ; tels ou tels fruits étoient consacrés à certaines offrandes ; tels ou tels animaux prohibés à telles époques dans les festins, immolés dans tels sacrifices, et leurs divers membres ou viscères consultés et destinés ensuite à tel ou tel emploi.

Il est sans doute en matière religieuse des questions si élevées, qu'il seroit téméraire à l'homme de prétendre pouvoir les résoudre d'une manière claire et précise. Mais sans fixer mon opinion à leur égard, je n'ai pas négligé de réfléchir sur la manière dont les philosophes religieux des diverses nations qui paroissent avoir été éclairés de la plus vive lumière, se sont expliqués sur toutes ces questions de métaphysique transcendante, telles que l'existence éternelle de Dieu, ce que l'on peut connoître de la nature de cet être des êtres, de ses attributs, de sa trinité ; comment (avant la naissance du *temps* qui nous sert actuellement de mesure, et dont le sablier ne coule que depuis la création de cet univers, et doit finir avec lui) comment, dis-je, avant le *temps*, et parmi les premières intelligences libres et immortelles émanées des mains du Créateur, il s'en trouva qui, par un sentiment d'orgueil, eurent un esprit de domination qui força l'Eternel à les réprimer.... Que le lecteur ne se scandalise point ici de ce que j'ose lui dire ;

qu'il réfléchisse plutôt que les traces de cette grande vérité religieuse se trouvent dans tous les dépôts des traditions humaines qui existent dans le monde; que c'est sur-tout parmi les plus anciens peuples connus que ces traces se retrouvent encore mieux empreintes, parce que, plus rapprochés de la naissance de la création, ils connoissoient mieux que nous les événemens qui l'avoient précédée. Je crois que c'est ici la plus essentielle de toutes les clefs de la métaphysique, et que quiconque ne remontera pas jusque-là, pourra bien connoître quelques vérités partielles; mais n'embrassera jamais d'un coup-d'œil tout l'ensemble de la philosophie religieuse.

Science la plus négligée comme la plus importante de toutes, et qui, si elle étoit cultivée avec les dispositions convenables, par plusieurs de ces savans qui illustrent notre siècle par leurs vastes connoissances, et dont l'exemple entraîne toujours la masse des opinions, pourroit, par son application aux sciences exactes et physiques, leur faire faire des pas aussi rapides qu'immenses; réconcilier enfin la philosophie naturelle avec la révélation (*), et amener

---

(*) Rien de plus respectable que la philosophie en elle-même, puisque son but est la vérité, ses routes la science et la sagesse; mais comme ce sont des *hommes* qui la cultivent, elle n'est pas exempte d'erreur; et par sa grande et constante influence sur l'esprit des peuples, elle opère dans chaque siècle, plus ou moins de bien ou de mal suivant qu'elle embrasse des opinions vraies ou fausses.

dans le système religieux une amélioration qui peut seule mettre un terme à la dépravation générale des mœurs. Amélioration sans laquelle le christianisme acheveroit bientôt par n'avoir plus aucun moyen

---

La philosophie moderne, frappée des maux enfantés par la superstition et le fanatisme, les a combattus dans le dernier siècle avec des efforts louables dans leurs motifs, mais mal combinés. A l'exemple de la philosophie ancienne, elle auroit dû sans doute, en attaquant ces deux fléaux si pernicieux à l'humanité, fléchir le genou devant l'être des êtres ; proclamer sans cesse l'immortalité de l'ame ; et raffermir par ses leçons, dans le cœur des hommes, le *principe religieux*, source de tout bien ; c'est ce qu'elle n'a pas fait, parce qu'elle ne l'a pas cru nécessaire, et voilà son erreur.

Beaucoup plus instruite que la philosophie ancienne dans les sciences exactes, mais moins religieuse et moins sage, elle imagine que dans l'esprit humain si foible et si rétréci, réside le *foyer principe* de toute lumière intellectuelle et l'oracle de la vérité.... Elle cultive beaucoup l'art politique dont elle décompose à l'infini, trop peut-être, les élémens ; elle excite et caresse l'amour de la gloire ; elle étudie le clavier des passions dont elle croit qu'une main habile peut tirer des accords parfaits ; elle se complait dans la savante analyse des sensations et des idées ; elle chérit et vénère la *morale* dont elle propage les maximes toujours bonnes, il est vrai, mais si souvent stériles . . ! et c'est sur ces divers et seuls moyens qu'elle fonde toutes ses espérances de perfectibilité sociale et de félicité humaine..... Elle n'aperçoit pas que ces moyens sont insuffisans ; elle oublie qu'il existe un créateur qui a sur l'ame de l'homme de grandes vues de bonheur futur

de faire le bien, parce que l'obscurité actuelle de ses dogmes contrastant beaucoup trop avec la clarté que le goût des lettres et des sciences a répandue en Europe, il ne se trouve plus en harmonie avec l'esprit du siècle ; et dès-lors il faut, ou que de chute en chûte cette religion tombe en décadence et s'éteigne comme toutes celles qui l'ont précédée (ce que certes je suis loin de croire), ou bien que sa vérité cachée se manifeste avec éclat, que son enveloppe mystérieuse tombe, et laisse voir une vierge d'origine céleste. Voilà ce que je crois que la providence va opérer dans ces siècles.... et peut-être n'a-t-elle fait que préparer les voies par nos révolutions politiques, tellement frappées au coin du prodige, que l'œil du sage y reconnoît une main invisible qui a tout conduit. . . . .

---

et d'immortalité..... qui les retient un instant ici-bas amalgamées avec la plus vile matière par des motifs mystérieux dont lui seul connoît *toute* la justice et la sagesse, et sans doute aussi pour qu'elles règlent leur sort futur au gré de leur libre arbitre ; un créateur qui, non content de la pratique des vertus sociales, exige encore un humble hommage de toutes les créatures qu'il doua de raison, et que nul, *philosophe*, *politique* ou *législateur*, ne peut méconnoître sans s'égarer.

Si la philosophie est sujette à erreur, puisqu'elle n'est pas sur-humaine, il est du moins de sa nature de rentrer dans les sentiers de la vérité, lorsqu'elle peut apercevoir qu'elle s'en est écartée : tout dépend donc qu'elle s'en aperçoive, et ce n'est que par des discussions sans aigreur que le *vrai* pourra s'éclaircir.

C'est en Angleterre, en Allemagne et dans le Nord que fermente le levain régénérateur, parce que c'est là que l'on cultive plus particulièrement la science dont je parle.

Cette science nous indique les changemens auxquels donna lieu cet événement primitif de la prévarication de ces intelligences supérieures, source de tous les autres événemens arrivés ou qui arriveront à jamais, sans lequel cet univers, et l'homme qui l'habite, n'auroient point été créés; car la bouche de l'Eternel n'auroit jamais prononcé dans les ténèbres, et au milieu du *chaos*, le *fiat lux*, si l'ordre n'avoit pas été troublé, si la vraie lumière céleste n'avoit pas cessé de luire dans cette plage des créations divines.

Elle explique ou tente d'expliquer; pourquoi, par suite de la prévarication, il y eut d'abord *chaos* dans les vastes lieux où la création actuelle existe; pourquoi, par même suite, cette création se trouve être aussi matérielle et pierreuse, chaude et froide, bonne et mauvaise qu'elle l'est; quel a dû être le but de cette création; quels sont les rapports que durent conserver avec elle, et l'influence que durent y exercer les puissances prévaricatrices; pourquoi l'homme, nouvel être immortel, fut placé dacette création, pur d'origine, mais libre; quels étoient ses brillans attributs et sa destinée primitive; comment cet être fut d'abord *un*; comment il fut ensuite séparé en *deux*, homme et femme, (d'où dérive leur tendance à se réunir, et le plaisir qui l'accompagne); quelle étoit la suprématie de cet être

sur l'esprit prévaricateur qui entreprit de le tenter; quelle fut et d'où procéda la chute de la femme et de l'homme; quelles en furent les suites déplorables pour eux et pour leurs descendans, et d'après lesquelles toutes les créatures humaines qui naissent apportent une tache originelle, c'est-à-dire, ce penchant au mal, que nous ne pouvons nier, et qu'il faut que nous combattions avec les moyens *suffisans* qui nous sont donnés pour le vaincre; moyens qui, par l'action de l'esprit prévaricateur et tentateur, seroient devenus *insuffisans*, si la lumière divine n'étoit venue elle-même, au temps marqué, combattre et dissiper les ténèbres, et cela d'une manière incompréhensible pour la presque-totalité des hommes; mais qui présente aux yeux de ceux qui ont pu connoître la vérité sur ce point le plus abstrait de la science, un mystère de sagesse et d'amour divin incommensurable.....

Elle explique : ce que c'est que l'homme actuel quant à son corps et à son ame; d'où vient la *spiritualité* de cette dernière, et ce qu'il faut entendre par ce mot qui a donné lieu à tant de disputes théologiques et métaphysiques; quelles sont les facultés merveilleuses et inhérentes à la nature de cette ame, quelles entraves le corps apporte à ces facultés, dont elle ne jouira pleinement qu'après qu'elle sera dépouillée de la chair, (et dont, quelquefois cependant, elle peut plus ou moins entrer en possession ici bas par certains *accidens*, *dons*, ou *opérations* et *pratiques licites* ou *criminelles*, sources de tout ce qui a pu paroître *réellement* d'extraordinaire, pro-

phétique, et surnaturel dans tous les siècles..... Je dis *réellement*, parce que le plus souvent la jonglerie a présenté le faux pour le vrai, et qu'il y a dans ce genre encore plus de dupes, qu'il n'y a d'hommes qui, dans la crainte de l'être, ou de le paroître, nient des vérités effectives.)

Elle montre : de quelle destinée immortelle cette ame doit jouir après la mort, et comment par sa conduite ici bas elle détermine le degré de bonheur ou de malheur, et jusques à la perfection ou l'imperfection de la forme humaine sous laquelle elle doit exister et des objets environnans qui lui apparoîtront; ce qu'il faut entendre par ce dogme chrétien qui établit la *résurrection* du corps, que l'on a si mal interprêté, et qui, par elle, se trouve expliqué d'une manière raisonnable ; quelle influence exercent sur l'ame, dans ce monde, les puissances matériellement invisibles du bien et du mal, d'où résulte sa liberté parfaite.

On se rend raison par cette science, d'où vient que le mal physique existe dans la création, et plus essentiellement sur la terre, sans que l'on puisse en attribuer la faute à Dieu, comment il est une émanation, une dépendance et correspondance du mal moral; pourquoi certains animaux et diverses plantes vénéneuses sont les récipiens de ces émanations malfaisantes, et les récipiens *utiles pour nous ;* non-seulement parce qu'ils nous présentent dans le mal ainsi corporifié, toute sa laideur, et le symbole de ses funestes effets; mais encore parce qu'ils concentrent et absorbent en eux une grande portion de ces éma-

nations qui, sans cela, nous nuiroient encore davantage. D'où vient que ces divers animaux n'ont qu'un genre d'affection, et le cercle de pensées qui lui est relatif; en quoi leur sorte d'ame diffère de la nôtre, et par quelles raisons elle ne doit pas jouir du même genre d'immortalité.

Enfin par-là sont éclaircies une foule d'autres questions métaphysiques; et telle est la fécondité des principes adoptés, que chaque jour l'on trouve à en faire des applications nouvelles et confirmatives à quelque objet soumis à la réflexion, ce qui procure des jouissances continuelles et ravissantes. L'on en retire encore cet avantage, mille et mille fois plus précieux, d'être forcé par intérêt à la pratique de la vertu, de regarder son choix comme le plus grand acte de sagesse de l'homme raisonnable, et le choix du vice comme le comble de la *folie* humaine.....

Quant à moi, depuis que je cultive ce genre de philosophie, je vis d'admiration, d'espérance, de bonheur.....

J'étois loin de vouloir rien écrire encore qui lui fût relatif; mais cette révolution religieuse, cette réorganisation des cultes qui ont éclaté tout-à-coup, m'ont fait naître le desir de tracer cet écrit, afin de concourir, de tous mes foibles moyens, à raffermir la première base sur laquelle chaque religion repose, le dogme de l'immortalité de l'ame.

Toute critique injuste m'importe peu; je suis de bonne foi dans ce que j'écris. J'ai exposé mes opinions avec franchise et les ménagemens que je dois à tout

le monde, cela me suffit : la tolérance est proclamée, et j'en use.

Si je n'avois parlé qu'à des métaphysiciens, je n'aurois employé que le langage de la discussion ; mais je n'ai pas dû négliger dans le discours les moyens oratoires, parce que la plupart des hommes ne permettent qu'on les instruise qu'autant qu'on les intéresse par le charme du style : ils n'ont d'ailleurs confiance qu'aux assertions de ceux qui font preuve à leurs yeux de quelque talent. Lorsque la vérité veut parler aux hommes avec succès, il faut que l'éloquence fasse faire silence autour d'elle.

En cherchant à ne pas perdre le fil du raisonnement, j'ai laissé le champ libre à l'imagination. Quelques dialecticiens trouveront peut-être qu'il y a trop d'images répandues dans cet écrit ; mais les images tiennent à ma manière, et chacun doit conserver la sienne. Ils sont d'ailleurs la langue universelle de tous les temps, de tous les lieux ; leur charme agit sur ceux qui les critiquent, comme la beauté séduit ceux-là même qui déclament contre ses séductions.

Il n'est que trop vrai, je l'avoue, que l'on ne peut déployer de l'imagination sans nuire, aux yeux de certaines gens, au mérite que l'on peut avoir du côté de la profondeur des idées. Les hommes sont portés à rabaisser, comme dialecticiens, ceux auxquels ils accordent de l'imagination ; comme les femmes sont portées à refuser de l'esprit à celles qui ont le mérite de la beauté. L'imagination, sur-tout lorsque l'âge a mûri ceux qui en sont doués, n'est

point

point incompatible avec cette rectitude de jugement qu'exige la dialectique.

En publiant cet écrit, je n'ai point eu de vues particulières ou personnelles, je n'ai cherché qu'à être utile; j'ai voulu porter un fruit.

(*b*) Les matérialistes (*) voudroient m'arrêter dès le premier pas en m'objectant, que, ce que j'appelle *ame*, ou le *moi intellectuel*, sur lequel je raisonne, n'existe même pas, c'est-à-dire, n'est que le résultat de l'organisation des parties corporelles, et qu'il n'y a point de *spiritualité* dans les êtres; mais ce n'est pas particulièrement pour des hommes aussi aveuglés que j'écris aujourd'hui. Le but de mon discours n'est pas d'établir que nous avons une ame; mais de prouver à cette grande masse d'hommes qui ne doutent point de cette vérité, que cette ame doit encore exister au-delà de la mort, comme la religion le leur enseigne. Quant aux autres, je les combattrai dans d'autres temps : cependant sans entrer en discussion réglée sur cet objet, je crois utile de présenter ici des *aperçus* qui puissent donner matière à réflexion.

(*) Par le mot *matérialistes*, j'entends ceux qui nient l'existence même de notre ame, et par conséquent son immortalité; mais non pas ceux qui soutiennent que cette ame existe matériellement, et que, quoique *matérielle*, elle n'en est pas moins *immortelle*. On verra tantôt que je le pense de même, et ce que j'entends par cette *matérialité* de l'ame.

Je dis donc, à ceux que cette objection auroit pu séduire, que l'ame dont je parle, et dont l'existence fut reconnue par la généralité des hommes dans tous les siècles, est un *être* d'autant plus *réel* qu'il est à-la-fois matière et forme; mais *matière spirituelle*; (car tout ce qui ne seroit pas à-la-fois *matière* et *forme* ne seroit *rien*; que l'on y réfléchisse profondément, et l'on en sera convaincu.)

Je dis que cette ame, indépendamment de la chair grossière et visible, qui est comme le mur le plus extérieur de l'édifice, est recélée dans un corps humain qui se forme des substances les plus *spiritueuses* du corps charnel actuel, et si *spiritueuses* que l'œil matériel ne sauroit les apercevoir, ni notre atmosphère les retenir lorsqu'elles se trouvent dégagées du corps externe. C'est ce corps *spirituel* qui est le récipient de la *chaleur* et de la *clarté* du soleil divin, lesquelles l'animent parce qu'elles sont *amour* et *intelligence*, et forment vraiment en lui ce qu'on doit appeler *ame* dans la rigueur du terme.

Ces rayons du soleil spirituel sont refléchis avec plus ou moins de pureté suivant la nature de l'être qui les reçoit, et ce mode de réflexion qui s'établit, constitue sa manière d'être, et forme ce qu'on peut appeler *son existence*. Elle varie dans chaque homme parce qu'il n'existe pas deux récipiens parfaitement conformes, et qui réfléchissent les rayons de la vie de la même manière, comme il n'existe jamais deux figures parfaitement les mêmes. C'est ainsi qu'à leur tour, les corps physiques réfléchissent tous avec plus ou moins d'éclat les rayons du

soleil, suivant leur nature, et acquièrent une teinte analogue : le diamant et les pierres précieuses, symboles des vérités les plus lumineuses, repercutent en scintillant les couleurs enflammées du feu solaire, tandis que le charbon et la suie, symboles de mort, les absorbent.

Ces rayons divins, qui étant *amour* et *intelligence*, constituent *l'ame*, et ce corps *spirituel* qui la contient, se trouvant joints, forment en nous, par leur *réunion*, ce qu'on doit appeler *l'homme-esprit*, qui est seul le véritable homme qui vit et vivra éternellement (*). Ce n'est que par lui, et au

---

(*) Cette opinion explique ce qu'on doit entendre par la *résurrection du corps*, que tant de personnes interprètent si mal. Elles imaginent, et veulent persuader aux autres, que cette même chair corrompue qui est devenue la pature des vers, et que la terre a décomposée en tant de manières, doit se retrouver, malgré ses dissolutions, se rejoindre à notre ame malgré sa pourriture, et vivre éternellement avec elle. Cette assertion a fait beaucoup de tort à la religion, parce que son invraisemblance a fourni de puissantes armes à ses ennemis, et qu'elle est devenue au milieu du chemin *une pierre d'achoppement*.

Sans doute le *corps* ressuscite, comme le disent les Ecritures; mais c'est le corps de l'*homme-esprit*, ou corps spirituel dont j'ai parlé, qui se trouve aujourd'hui semé dans notre corps animal; et comme il se forme des parties les plus *spiritueuses* de ce même corps *animal* ou *charnel*, il est vrai de dire, sous ce rapport, que *ce corps charnel* ressuscite; mais ce n'est que dans ses parties les

moyen de l'âme qu'il renferme, que l'homme actuel existe. Celui-ci n'est autre chose que *celui-là* mo-

---

plus subtiles, et non dans ce fumier déposé dans la terre et dispersé dans les quatre élémens.

C'est encore ici qu'il faut admirer la profonde sagesse du Créateur qui, par le moyen du *corps* de l'homme-esprit, a lié les deux mondes *même au physique.* En effet : des sucs enfermés dans la terre sont pompés par des racines et forment de l'herbe ou tel fruit ; ces herbes nourrissent un agneau, par exemple, et leurs sucs les plus subtils et les meilleurs concourent à former sa chair ; celle-ci nous nourrit nous-même, et par ses substances concourt à former notre corps animal ; ce corps animal forme de ses parties les plus subtiles et les meilleures le *corps spirituel* qui, comme dit l'apôtre, est *semé dans lui*; le corps spirituel qui est le récipient des rayons du soleil divin qui en lui forment *l'ame*, recouvre cette âme, et tous deux réunis, forment l'homme-esprit qui monte aux cieux ; là ce corps *vit*, et a des sensations bien plus délicieuses que le notre ici-bas ; et si l'âme qui l'anime s'élève de perfections en perfections et de bonheur en bonheur, c'est-à-dire, si ce corps lui-même devient le récipient toujours plus pur des rayons divins, il parvient au point de s'unir tellement à Dieu même qu'il en est comme absorbé, et pour me servir du langage de la religion, ne forme qu'un *même sang* et une *même chair* avec lui. De sorte que l'on aperçoit comment au *physique même*, et par l'entremise de l'homme actuel, s'il est homme juste ; tout ce qu'il y a de meilleur et de plus subtil sort des bras de la mort pour s'élever jusqu'au foyer de la vie, et remonte du *centre* même de la terre jusques dans le *sein* de Dieu.

difié temporairement de la même manière que nous le voyons, et présenté durant bien peu de temps, sous une sorte de travestissement ; mais ce masque charnel et grossier qui le travestit n'étant pétri que de limon, n'est que *mort* et poids *terrestre* qui

---

Voilà des choses vraiment admirables et dignes de la haute sagesse du créateur ; mais ce qui seroit absurde, et j'ose dire impossible, c'est que cette masse *cadavéreuse* dont les hommes qui l'ensevelissent ne peuvent souvent supporter ni le poids ni la puanteur, ressuscitât lors même que la nature l'a employée de mille manières, pour aller recouvrir encore notre ame dans un monde spirituel, et s'unir à la divinité.

Je sais que plusieurs voudroient m'opposer ici les écritures qu'ils n'interprètent jamais que dans le sens *littéral* qui *tue* ; mais c'est par elles que je confirme mon opinion que le bon sens avoue.

Paul en traitant cette matière a dit :

Il y a des corps terrestres et des corps célestes. Cor. 15 : 40.

Ce qui est semé dans la corruption (c'est-à-dire dans notre corps charnel) *ressuscite incorruptible.* Id. 42.

On sème un corps animal, il ressuscite un corps spirituel. Comme il y a un corps animal, il y a aussi un corps spirituel. Id. 44.

Le premier homme est le terrestre formé de la terre, et le second homme est le céleste qui est du ciel. Id. 47.

Ces passages sont clairs et précis. On peut me faire d'autres objections qui paroîtroient spécieuses en ne considérant que le sens *littéral* de l'écriture ; mais auxquelles on peut répondre d'une manière satisfaisante en expliquant le vrai sens *interne* ou *spirituel*.

réagit comme *obstacle*, au lieu d'être le principe vital.

Je dis, que nous tenons même notre forme *actuelle* d'homme de la forme humaine qu'a *l'homme-esprit*, et qui a besoin d'être *telle* pour que la réception des rayons du soleil de vie s'effectue de *telle* manière, et opère les effets qui en résultent. Toutes les formes des animaux s'approchent plus ou moins de la nôtre, parce qu'ils sont des récipiens plus ou moins imparfaits de la même clarté, qu'ils ne pourroient pas sans cela, recevoir au degré qu'ils la reçoivent; et le singe n'est si intelligent, que parce que sa forme se rapproche davantage de la nôtre, (j'expliquerai tantôt pourquoi l'ame de ces animaux n'est pas immortelle). Les arbres et les plantes en qui l'on distingue aussi des organes qui, quoique bien différens des nôtres, ont cependant avec eux une sorte d'analogie, comme les plus habiles naturalistes l'ont observé, sont aussi des récipiens de vie d'un ordre bien inférieur, et il en est de même des minéraux, etc.

Enfin je dis, que cette ame, ou plutôt cet *homme-esprit*, qui la renferme, n'est point un vain souffle qui ne sauroit jamais être visible et palpable pour les intelligences de même nature que lui; mais un *être réel* que Dieu destine à être vu, touché, etc. lorsque dépouillé de la partie terreuse, il vivra dans le monde qui lui est propre.

C'est de cet *homme-esprit*, lui seul, que nous tenons même la sensibilité des *sens*, que nous appelons si vulgairement et si improprement *corporels*,

et qui ne le sont pas du tout ; car ce n'est pas notre œil charnel qui voit ; mais l'œil spirituel et intérieur de *l'homme-esprit*, puisque si souvent dans le sommeil nous voyons très-bien les yeux fermés. L'œil charnel n'est que comme un porte-vue artistement modifié pour que l'œil de *l'homme-esprit*, malgré sa spiritualité, puisse apercevoir les objets grossiers de la matière de ce monde. Il en est de même de tous les autres *sens* qui ne sont que les *truchemens* sans lesquels les deux natures ne sauroient avoir de point de contact pour communiquer entre elles. Par eux la vie se revêt en quelque sorte du manteau de la mort, et parcourt son ténébreux empire ; par eux le citoyen des cieux retenu sur cette terre, peut y exister, voir, entendre, odorer, et goûter les objets qu'elle renferme. C'est dans cette habile et miraculeuse *corporisation* de l'homme-esprit, c'est dans ce point de contact et ce moyen d'union si bien ménagé entre les deux mondes, et qui forme la transition de l'un à l'autre, dans cette sorte de mariage entre la vie et la mort, qu'il faut admirer toute la profondeur de la puissance, de l'intelligence, et de l'industrieuse sagesse du Créateur.

On voit par-là que, suivant moi, le corps charnel, que les matérialistes représentent comme le *tout de l'être*, n'est qu'une simple enveloppe qui reçoit continuellement le mouvement par l'impulsion intérieure de notre ame, à laquelle elle est si étroitement unie, comme mon *gant* reçoit le mouvement de ma main. Cette ame donne encore à ce second corps, et de plus que ma main ne donne à

mon gant, une sorte de vie animale; tout de même que la première enveloppe épineuse du marron reçoit de l'arbre une vie végétative qui la rend fraîche et animée, mais qui s'évanouit à mesure que cette enveloppe se détache du fruit qu'elle recouvre, lequel a aussi son autre écorce plus intérieure, représentative du corps intérieur de l'homme-esprit.

Cette enveloppe charnelle n'est par elle-même que poussière et pourriture, comme on le voit par la dissolution et putréfaction du cadavre, qui est aussi distinct du véritable être vivant, du vrai *moi* qui sent, pense, veut, agit, et dont il n'est que le vêtement durant quelques hivers, que sont distincts du corps lui-même, les vêtemens de fil ou de laine qui le couvrent; aussi quelle que soit de ces deux enveloppes, celle dont un serviteur ou la mort nous dépouillent à la fin du jour, ou de la vie, il ne leur reste pas plus de mouvement à l'une qu'à l'autre.

Ceux qui nient ces vérités croiront peut-être les détruire en me disant :

« Comment concilier ce que vous dites avec l'exis-
» tence mortelle des animaux qui, comme nous,
» ont une volonté, des sens, et même des pensées ».

Ici la vérité est d'autant plus difficile à exposer et à saisir que, depuis des siècles, le sophisme et l'erreur forment autour d'elle, comme une espèce de labyrinthe, au milieu duquel le matérialisme s'est établi comme un nouveau *minotaure* dont deviennent la proie presque tous ceux qui s'engagent dans ces routes tortueuses; mais lorsque, avec un cœur droit, on se concentre en soi-même pour y chercher

de bonne foi la vérité, la méditation nous donne alors ce fil précieux avec lequel on peut pénétrer dans ce dédale, et en retrouver l'issue.

Les animaux dont quelques métaphysiciens ont voulu faire des êtres égaux à nous, et quelques autres de simples machines, ne sont ni l'un ni l'autre, et ne doivent être ni trop appréciés ni trop avilis. Ils ont aussi une portion de spiritualité, une ame principe de leur vie, qui forme leur être réel, détermine leur contexture, leur instinct, et sans laquelle leur corps n'est que pourriture; mais cette ame qui leur est propre, et qui, sous divers rapports, a tant de ressemblance avec la nôtre, n'est cependant pas *immortelle;* elle forme précisément la transition entre l'homme qui est immortel, et les êtres qui ne le sont pas. Le règne animal avec le végétal, et le végétal avec le minéral ont aussi leurs transitions dans les animaux-plantes, et les plantes-pierres qui conservent encore quelque lueur de cette chaleur et clarté spirituelles, qui constituent la vie, et qui s'en vont toujours décroissantes jusqu'à ce qu'elles arrivent à la mort qui est l'entière insensibilité; tout comme la clarté de notre soleil va toujours décroissant jusques à ce qu'elle arrive à l'entière obscurité qui est le symbole de la mort.

Cette spiritualité ou cette portion de chaleur et de clarté intellectuelles que reçoit l'animal, et qui lui donne la vie, ne s'anéantit pas, sans doute à la mort; car tant au physique qu'au moral rien ne peut se perdre dans la nature, et chaque

chose existante a réellement son genre d'immortalité (*).

(*) Par cela seul qu'une chose *est*, il reste démontré qu'elle *sera* toujours ; et il n'est pas plus vrai, que de *rien* on ne peut pas faire *quelque chose*, qu'il n'est vrai, que *quelque chose* ne peut pas se réduire à *rien*. De sorte que tout a son genre d'immortalité.

Cette assertion sans réplique n'est pas inconciliable avec la création tirée par Dieu du *néant*. Je m'explique : si par le mot *néant* on entend le synonyme du mot *rien*, alors on se trompe à coup sûr. Comment donc devons-nous l'entendre ? Voici ma manière d'envisager la chose.

Par le mot *néant* on doit entendre l'émanation non-encore *jaillie* du soleil divin, qui est le premier procédant de *Dieu*. Comme par exemple, par la levée du jour de demain, on entend ces rayons, ou cette émanation chaude et lumineuse qui demain frappera la terre, et qui, pour n'être pas encore *jaillie* du soleil, et se trouver pour ainsi dire encore dans le *néant*, n'en est pas pour cela *un rien* ; mais une chose *réelle*, qui paroîtra et existera. De sorte que, dans mon opinion, Dieu a tout tiré de *lui-même*, unique source de vie ; mais les émanations de son être tant passées que futures loin d'être un *néant* un *rien*, sont d'autant plus *quelque chose*, qu'elles sont la *seule chose* d'où toutes les autres émanent. Cette chose est souvent désignée dans les Ecritures par LA PAROLE. *Les œuvres du Seigneur sont dans sa parole.* Ecli. 42 : 15. *Dieu a fait les cieux dans son entendement*, dit David, ps. 135. — *Dieu nous a engendrés de sa volonté par sa parole de vérité.* Epist. Jac. 1 : 18.

Tout ce qui est *agrégat* cesse d'exister tel qu'il étoit, dès l'instant que les parties agrégées se désunis-

---

Dieu auroit pu, comme il le pourra éternellement, tirer de lui-même des créations sans nombre, parce qu'il a la faculté créatrice à *l'infini* ; et que dès lors, quoiqu'il crée, il reste toujours aussi fécond que s'il n'avoit rien créé, car qui d'un nombre *infini* en ôte un nombre *fini*, fut-il composé d'autant de chiffres qu'il y a de grains de sable, et multiplié sans cesse, il resteroit toujours le même *infini*, qui de sa nature ne peut être assujetti à aucune soustraction, sans quoi de soustraction en soustraction on acheveroit par l'absorber, et cet infini ne le seroit donc pas réellement.

L'explication des causes d'après lesquelles la divinité peut engendrer sans cesse d'elle-même et répandre la vie sans s'épuiser, passe sans doute l'intelligence humaine (quoique cependant l'homme puisse encore être éclairé là-dessus beaucoup plus qu'on ne le croit) ; mais parce que notre esprit si borné ne peut pas se rendre parfaitement raison des causes d'un pareil attribut, qui est comme le secret de Dieu, cela ne prouve point que cet attribut ne puisse pas exister, car que de choses existent sans que nous puissions les concevoir !

Dieu nous a donné lui-même tant au naturel qu'au physique l'assertion et la représentation de cet attribut. Réfléchissez sur la faculté qu'a la pensée de l'homme de créer sans cesse des idées nouvelles sans que celles déjà formées atténuent en rien le pouvoir d'en faire éclore d'autres. Considérez le soleil naturel qui répandant sans cesse des torrens de chaleur et de lumière, en trouve toujours de nouveaux en lui-même et ne perd jamais rien de sa force expansive.

sent, il n'y a là qu'immortalité des parties *constituantes* de *telle chose*, et non immortalité de la

---

C'est toujours l'homme, le firmament, le soleil, la nature, qui par leurs attributs peuvent nous éclairer sur les mystères célestes ; c'est sur-tout à l'égard de ceux-ci qu'il faut que notre esprit procède du connu à l'inconnu pour trouver la vérité. Dieu s'est peint dans ses œuvres, et ce n'est que là que le vrai philosophe doit l'étudier.

Mais va-t-on me dire, vos raisonnemens impliquent contradiction : « si Dieu a tout tiré de lui-même, et que » vous ne niez pas que le *mal* existe, vous êtes forcé » de convenir ou que Dieu n'est pas tout bon, ou que » *toutes choses* ne sont pas émanées de lui. »

Je réponds : que, parce que nous voyons des choses actuellement mauvaises, il ne s'ensuit point qu'elles n'aient pu *primitivement* émaner du créateur, en qualité bonne d'origine. Il a pu arriver, et il est arrivé en effet, que quelques-unes des intelligences qu'il a formées, et qu'il a dû douer d'une *liberté entière* pour qu'il y eut entre elles et lui une réciprocité d'affection d'autant plus satisfaisante qu'elle ne seroit pas forcée, il est arrivé, dis-je, que quelques-unes de ces créatures, par cela seul qu'elles étoient des êtres *finis* en perfection, et ne conservoient déjà plus par conséquent cet infini de perfectibilité qui se trouvant en Dieu, rend en lui toute existence du *mal* impossible, ont été accessibles à un sentiment d'orgueil, et de domination sur les autres intelligences, qui a forcé Dieu à les réprimer pour rétablir l'ordre troublé par elles. Et c'est cette prévarication (bien attestée par la tradition des siècles) qui, dans la création où elle fut opérée antérieure à celle que nous habitons, changea : ce qui étoit amour pour Dieu, desir de concourir au bien

chose même. Quant à l'ame de l'homme, elle n'est pas divisible, parce que créée à l'image de Dieu, elle

---

être des autres intelligences (d'où résultoit effort de chacune pour le bonheur de toutes, et de là, félicité générale) en orgueil ou amour de soi, et desir de dominer ; ce qui étoit intelligence infinie en ténèbres intellectuelles et perception du faux ; ce qui étoit jouissance continuelle et délicieuse, en état de souffrance ; enfin l'ordre en désordre. Elle changea la chaleur vivifiante en feu dévorant, la fraîcheur en froid ; l'amer ne fut plus tempéré par le doux ; la matière raréfiée devint compacte et pierreuse, la clarté n'éclaira plus les ténèbres.

Dieu, loin d'avoir concouru à tous ces maux (sur la prévoyance desquels sa réflexion n'avoit pu se porter avant qu'ils éclatassent, non par impuissance d'intelligence et de sagesse ; mais par l'excès même de sa perfection et de sa bonté ; ce qui exigeroit ici pour être éclairci, comme on peut le faire, une discussion longue et profonde.) Dieu, dis-je, au lieu d'avoir concouru à tous ces maux, a cherché à les réparer autant que l'ont permis les immuables lois de sa sagesse et de sa justice, en recomposant de tous ces élémens de création ainsi bouleversés, et qui formoient *chaos*, et non *néant* ou *rien*, la création nouvelle dans laquelle il a placé l'homme, être immortel sorti *pur* de ses mains, brillant d'intelligence, comblé de félicité, ayant un pouvoir immense dans la création, et non-seulement droit de souveraineté sur toute la nature, mais encore sur les puissances prévaricatrices que son bras étoit destiné à contenir ;..... mais doué d'une liberté entière dont il a abusé en se laissant séduire par cet esprit prévaricateur qui lui étoit asservi, et qui, en le portant par ses suggestions à enfrein-

participe de *l'unité*, et se trouve constamment unie à ce premier principe qui n'étant pas lui-même un

---

dre ce que Dieu lui avoit ordonné, éteignit presque en entier son intelligence, détruisit son pouvoir, le matérialisa, devint son tyran d'esclave qu'il étoit, et enfin fut cause que la puissance divine le réduisit au misérable état où nous le voyons.... ; mais sa miséricorde est venue à son secours par des moyens si puissans et des mystères d'amour si incompréhensibles, que Dieu même rachète sa créature de l'esclavage, et l'attirant après sa mort jusque dans son propre sein, la rendra aussi heureuse, plus, peut-être, qu'elle n'auroit été sans sa chute ; laquelle a non-seulement été cause de cet emprisonnement temporaire que nous subissons dans des murs de chair, de toutes les humiliations et souffrances que nous y éprouvons, de l'assujettissement où est la femme d'enfanter avec douleur, de la nécessité où nous sommes tous d'acheter la nourriture par le travail, d'être exposés à la tentation continuelle de l'esprit prévaricateur, et entraînés par-là dans toutes sortes de désordres moraux ; mais cette chute, dis-je, a encore influé sur le désordre de la nature, et rendu moins parfaite, sous divers rapports, cette création actuelle qu'il suffit de contempler pour reconnoître qu'elle est encore un chef-d'œuvre de puissance et de sagesse divines, tant par la belle ordonnance de son organisation physique, que par les vues morales que le Créateur continue d'y déployer, et toutes tendantes à réparer les funestes effets du mal. Chef-d'œuvre que nous ne pourrions bien apprécier qu'autant que nous connoîtrions dans quel horrible état de désordre et de chaos se trouvoient ces matériaux avant que Dieu les remît en œuvre, le déplorable état où en

agrégat et une chose variable, immortalise *l'homme-esprit* qui en est le récipient. Les affections qui ani-

---

étoient les choses au moral, et l'état auquel il travaille à les ramener par des prodiges continuels; car ne voit-on pas sans cesse dans la nature la vie qui filtre, pour ainsi dire, à travers la mort dont elle est prisonnière, qui tente de lui échapper par tous les moyens, et ressort de toutes parts en arbres, plantes, fleurs, fruits, animaux, etc.? Ne voit-on pas le bien qui lutte contre le mal, et des milliers d'hommes justes qui, quoique venus au monde avec une portion de mal renfermé en eux, en triomphent cependant *volontairement*, le transmuent en bien au fonds d'eux-mêmes, et le remontent ainsi dans les cieux...? L'abus de la liberté fit tout le mal, son bon emploi le répare.... Ainsi, dans la balance divine, tout se pèse au poids de l'éternelle justice...! Dieu ne fait jamais rien en vain, et dans d'autres vues que le plus grand bien possible. Il règne dans ses plans une si haute combinaison de pensées et de bonté, que ce qui nous paroît le plus injuste de sa part, est souvent le plus grand bienfait de sa bonté; ce qui se montre à nos yeux comme *déraisonnable*, est le plus grand acte de sagesse. O crime de ceux qui l'outragent et le blasphèment...! O folie des folies, de ceux qui nient jusqu'à son existence! *Dixit insipiens in corde suo : non est Deus.*

Quant à ce qui est des raisons d'après lesquelles la prévarication a pu entraîner tant de désordre dans les plages célestes où elle fut exercée, et par suite dans ce monde, malgré les efforts réparateurs de Dieu, j'ai là-dessus des idées arrêtées, qui, pour moi, sont aussi claires et appuyées de preuves que je puis le desirer dans une matière

ment les animaux, n'étant que des émanations secondaires, lorsque la mort les sépare de la matière qui leur servoit de vase, se joignent aux sources d'où

---

aussi profonde. Mais on sent bien que c'est dans une dissertation et non dans une simple note, qu'une question aussi majeure devroit être traitée. Je n'ai voulu que présenter ici des aperçus qui fissent naître des réflexions aux personnes qui se plaisent à méditer sur ces vérités sublimes, qui ramènent toujours à la *vertu*, plutôt que de se livrer à des futilités qui entraînent *au vice*.

Il me suffira d'ajouter ici que ces effets si étonnans, résultés de la prévarication, furent aussi *inévitables*, d'après les immuables lois de la force des choses, et j'ose dire de la physique divine, que le seroient en physique ordinaire la détonation résultante d'une quantité de poudre qui s'allumeroit, et en chimie le bouillonnement qui s'établiroit par la fermentation. Les choses morales ont aussi leur genre de physique, dont les lois sont aussi immuables que celles de la physique qui régit les corps insensibles. Ces bouleversemens dans les corps inanimés qui résultent de certaines expériences chimiques et physiques, sont emblématiques des bouleversemens résultés par la prévarication dans les choses spirituelles. Je le répète : tout a des règles fixes, des résultats certains, tant au moral qu'au physique, soit dans les cieux, soit dans la création, et il est aussi naturel, par exemple, que telle ame qui a telles affections, s'élance, aussitôt que la mort l'a affranchie des liens du corps, dans telles régions spirituelles, qu'il est naturel que tel aérostat rempli de telle qualité de gaz, s'élève à telle hauteur précise dans les régions de l'air, aussitôt que l'on coupe les cordes qui le retenoient.

elles

elles émanent, comme en physique les parties d'air ou de feu qui s'échappent d'un corps qui se dissout, se rejoignent à la masse de leur élément. Dès-lors, cette portion de chaleur et de clarté intellectuelle qui donnoit à cet animal le degré d'affection et d'intelligence qui constituoit sa vie, ne continuant plus de former le même être permanent, et cette continuité du *moi actuel*, absolument nécessaire pour qu'il y ait vraiment existence prolongée du même être, il ne peut y avoir immortalité réelle ; c'est-à-dire qu'il y a, comme j'ai dit, immortalité des *substances* qui formoient l'ame de cet être ; mais non pas immortalité de *l'ame* de cet être. Il n'en est pas ainsi dans l'homme, où la continuité du *moi actuel*, sans laquelle il n'y auroit pas suite d'existence, se prolonge au-delà de la mort. C'est toujours le même homme-esprit qui continue d'exister avec les mêmes affections et pensées ; mais qui, libre des liens du corps, va jouir de toute la plénitude de ses facultés et les exercer dans un monde plus réel (*).

(*) Si l'on me demande quelle est mon opinion sur le sort des hommes après leur mort, et ce qu'il faut entendre par les peines dont parle la religion, voici ma réponse :

Une ame, ou soit un homme-esprit dégagé de la chair, qui aura telles ou telles affections bonnes ou mauvaises dérivantes du genre d'*amour* qui le domine ici-bas et qui le dominera encore davantage dans le vrai séjour de la vie, parce que ses facultés auront alors bien plus d'énergie, et que son *amour* trouvera bien plus d'ali-

J'observe même que les animaux ne sont pas organisés pour pouvoir jouir de cette immortalité

---

mens ; cet homme, dis-je, existera dans une *sphère de vie* où règne un degré de bonheur, ou d'anxiété, analogue à cet *amour*, et se trouvera ne pouvoir vivre que dans cette atmosphère spirituelle, analogue à sa manière d'être, tout comme ici-bas chaque espèce de corps animés ne peut vivre que dans tel élément qui lui est propre ; l'homme et divers animaux dans l'air, les poissons dans l'eau, certains vers dans la terre, et quelques coquillages dans la pierre tels que le *datte*. L'homme-esprit se trouve élevé dans ces atmosphères par des lois aussi invariables que celles de la physique ordinaire.

Ces peines ou cette anxiété qu'éprouvera l'homme méchant, c'est *lui-même* qui les *détermine* par le genre d'amour auquel il se livre, et qui les *perpétue* en persistant *volontairement* dans cet amour.

Cette grande vérité nous est représentée dans ce monde ; (car toutes les vérités célestes restent toujours écrites sous nos yeux : tout dépend de savoir les lire) par exemple : ce sage qui ne se livrant qu'à des amours légitimes n'a dans le cœur que des affections douces et pures ; cet époux qui presse dans ses bras une épouse adorée, et dont la sensibilité répand le bonheur dans sa famille, goûtent déjà des félicités qui contrastent avec les sensations pénibles et les anxiétés qu'éprouvent ces hommes féroces qui nourrissent de cruels sentimens, et ces époux haineux, tyrans de leur ménage. Ceux-ci cependant, quoique malheureux par les sensations qui correspondent à leurs affections y persistent *volontairement*. Leur raison leur avoit indiqué le danger ; leur *volonté* pouvoit l'éviter, parce qu'elle conservoit dans le principe, assez de

réelle et absolue, et qu'il n'y a que l'homme qui soit constitué de manière à pouvoir la goûter, parce

---

force pour vaincre leur penchant, quelque entraînant qu'il pût être ; mais en s'y livrant par choix, en pliant volontairement sous le joug de leur funeste passion, en se laissant enchaîner par l'habitude, ils en viennent au point qu'ils n'ont plus la force de vaincre leur amour dominant, et qu'ils préfèrent même l'affreuse jouissance qu'ils y trouvent à toutes les autres, quoiqu'ils aient réellement à souffrir des sensations analogues et correspondantes à leurs affections perverses.

Représentez à ce joueur qu'il sacrifie sa fortune, son repos, sa réputation, il répond qu'il le sait ; et il joue. Dites à ce débauché de renoncer à ses goûts crapuleux, il en connoît toute la turpitude, le danger, et il s'en rend victime ; la gangrène le ronge, et il récidive. Tous persistent *volontairement* dans le funeste amour qui fait leur malheur. Celui-ci ne sauroit être attribué à Dieu qui veut au contraire le bonheur de tous les hommes, et emploie pour cela tous les moyens que sa justice permet à son amour ; mais comme il a accordé à l'homme le don de la *liberté*, et que Dieu ne retracte pas ses dons, il ne peut pas prendre des moyens coercitifs pour fixer cet être dans le bien malgré lui, parce qu'il n'y auroit plus liberté réelle ; comme il a également doué l'homme de *l'immortalité*, il ne peut pas empêcher qu'il ne puisse persister éternellement dans le genre d'amour qu'il a choisi ; enfin comme sa sagesse a dû attacher des félicités aux *amours* purs qui concourent à l'harmonie générale, et des peines aux amours qui troublent l'ordre, afin que le désordre ne prévalût pas ; peines qui ne peuvent pas être moindres pour être efficaces, puisque, malgré leur

qu'il faut pour cela non-seulement que l'être continue de vivre après la mort; mais encore qu'il ait la

---

rigueur, le mal est encore prêt à prévaloir; comme ces lois, une fois établies, sont aussi immuables que les lois de la physique naturelle, il ne peut pas faire que tel genre d'amour n'entraîne dans ceux qui s'y livrent, tel genre de peine. Nous serions frappés d'admiration s'il étoit en notre pouvoir d'apprécier toute l'équité du code céleste et toute la justesse des balances divines. Le vice qui pesera le plus à notre préjudice, c'est *l'orgueil*, qui fait que nous n'aimons que nous-même et qui est la première source de tout mal.

L'homme règle donc librement sa destinée par le genre d'amour auquel il se livre.

A présent si je dévoile ici que, d'après le sens *interne* et *spirituel* des Écritures, et dans le langage des correspondances, le mot *feu* veut dire *amour*, et le mot *flammes* signifie les *affections* qui naissent de tel genre d'amour; on découvre clairement ce qu'il faut entendre par le *feu de l'enfer*, et ces *flammes infernales* dont ceux qui ne s'attachent qu'au sens littéral des Ecritures veulent effrayer leurs semblables, et qui dans le fait n'effraient presque plus personne.

Que l'on y réfléchisse et l'on verra que tout amour est vraiment un *feu*, et feu de la vie; car sans lui il n'y auroit en nous ni affections ni pensées. Il est des amours bons et mauvais multipliés à l'infini, et nous n'existons que par eux; chaque race d'animaux a les siens qui constituent sa vie. Ces amours en général sont le principe unique du mouvement qui résulte de *l'attraction* qu'exercent entre elles les substances de même nature, ou qui se plaisent, et qui, divisées, tendent à se

faculté de rappeler qu'il a existé, de conserver un dépôt de souvenirs de l'existence passée, et de rai-

---

réunir, tout comme lorsqu'il y a amalgame de substances antipathiques elles tendent à se séparer, ce qui est une conséquence du même principe. Cette loi d'attraction est le grand ressort de tous les mondes visibles ou invisibles tant au moral qu'au physique. Je dis au *physique*, parce que ce que nous appelons corps *physiques*, dérivent des choses que nous appelons *morales*, et qui sont elles-mêmes des substances, quoique non perceptibles à nos foibles yeux. Les corps les plus matériels ne sont que le terme où viennent expirer les derniers reflets du feu de la vie, dont ils demeurent encore très-légèrement imprégnés; ils sont, si j'ose m'exprimer ainsi, les dernières *scories* de ces rayons de chaleur et de lumière qui en jaillissant de leur source se trouvent si animés. Or ces *scories* toutes grossières, terreuses et presque mortes qu'elles sont, conservent encore une tendance à se réunir avec les choses de leur nature, à revêtir des formes analogues, et à remonter d'où elles dérivent: il en naît delà la loi des *affinités* entre ces divers corps, laquelle régit le monde physique, et qui dans son genre correspond à la loi des *attractions amoureuses* qui régit le monde moral, et toutes deux dérivent du même principe.

C'est donc par cette sorte d'attraction qui existe tant au moral qu'au physique que tournent tous les rouages des diverses créations, et que toutes choses s'opèrent dans l'univers. C'est par elle que les planètes se meuvent autour d'un centre, que toute aiguille aimantée tourne vers le nord, que les deux sexes tendent l'un vers l'autre, que les racines des arbres pompent de préférence tels ou tels sucs, que ceux-ci se divisent pour former, les uns les feuilles, les autres les fruits, et que dans chaque arbre

sonner le lendemain sur ce qu'il étoit la veille ,Supposons que l'animal après sa mort vécut encore dans

---

ces fruits et ces feuilles sont si différens les uns des autres. L'attraction est plus forte ou plus foible, plus rapide ou plus lente, suivant le plus ou moins d'obstacles occasionnés par le mélange des corps, et de-là tous les mystères sans fin des organisations diverses et de leurs effets innombrables.

Enfin tout est *attirement réciproque*, qu'on peut nommer *attraction amoureuse* dans le règne moral, et *affinités* dans le règne physique. La source unique de tout ce mouvement *attractif* et *vital* se trouve dans le soleil spirituel dont la chaleur qui en émane est *amour*, et la lumière *intelligence* du vrai.

La portion de cette chaleur divine qui anima les premiers êtres prévaricateurs se transmua par l'orgueil et le désir de dominer en *amours mauvais*, et sa clarté en *ténèbres* intellectuelles et perception *du faux*. Or, cette chaleur et cette lumière ainsi perverties qu'il nous est permis d'attirer en nous, tout comme la chaleur et la clarté divines, suivant que, par notre liberté, nous nous tournons vers l'une ou l'autre, sont cause que nous pouvons choisir et nous abandonner à des amours bons ou désordonnés, et je répète que ce n'est que par eux que nous avons, ainsi que tous les êtres, affections, pensées, mouvement, que nous existons enfin. En effet, dans le moment où nous ne sommes que foiblement dominés par un genre d'amour, nous restons froids, et presque inanimés; si cet amour croit la chaleur revient, s'il augmente, elle redouble et avec elle la mobilité du corps et la vivacité de la pensée.

Il n'est donc pas surprenant, que, dans le langage sym-

un autre séjour, il ne pourroit pas apprécier le don qu'il recevroit, raisonner sur son être et sentir qu'il

---

bolique des Ecritures le mot *feu* signifie *amour*, et le mot *flammes*, *affections*. Il est encore très-naturel que les amours désordonnés qui, dans le monde spirituel, agiteront notre ame avec souffrance aient été représentés par un *feu infernal* de la nature de celui que nous voyons qui est destructeur, dévorant, et ne peut approcher notre chair sans lui causer d'affreuses douleurs. Les amours purs et légitimes ont dû être désignés par *feu divin*, de sorte que sous ce rapport on peut dire que toutes les ames dans leur nouvelle vie, brûleront de *flammes*, sources de leurs plaisirs ou de leurs peines. C'est ainsi qu'*Abel* offrant sa prière et ses sacrifices au Seigneur, brûloit déjà d'un *feu céleste* qui ravissoit son ame, et que *Caïn* égorgeant son frère brûloit d'un *feu infernal* dont son cœur étoit dévoré.

Ces peines inhérentes aux amours désordonnés que nous éprouvons même ici bas, prennent après la mort un développement *infini*, parce que l'ame jouit alors de toute l'étendue de ses facultés, que le bien et le mal qui, presque toujours se balancent en nous, dans ce monde intermédiaire, achèvent dans le vrai séjour de la vie, par rester victorieux l'un ou l'autre dans notre ame, et que là, par l'effet de la loi des attractions dont j'ai parlé, tout se sépare et va se classer suivant que sa nature le comporte. Vérité dont nous retrouvons encore le *symbole* en nous-mêmes lorsque par la manducation, qui est comme la mort des substances nutritives, nous jetons dans notre estomac toutes sortes d'alimens, et que la nature leur assignant le genre d'immortalité qui leur est propre, et cette sorte de salut ou de réprobation physique que leur nature comporte, ce qui est emblématique, en extrait et divise

est immortel, il ne se connoîtroit pas davantage qu'il ne se connoissoit la veille ici-bas, à moins qu'il ne changeât de nature, et alors il ne seroit plus *lui ;* or il y auroit là métamorphose, et non immortalité réelle qui exige *réminiscence.* Par exemple : si l'ame de quelque homme actuel étoit la même qui anima jadis *Caton*, il est certain qu'on ne pourroit pas nier

---

les sucs divers, les classe suivant leur valeur, se sert des uns pour former le sang, des autres pour accroître la masse des humeurs diverses, et précipite les plus *vils* dans les intestins pour être rejetés hors de nous, et rentrer dans le matras de la terre où la nature les retravaille encore, s'efforçant sans relâche de séparer le bon et le mauvais, et de reproduire l'un sous des formes, des odeurs, des couleurs et saveurs délicieuses, et l'autre d'une manière toute opposée. Emblèmes frappans qui montrent au sage qu'il a tout à gagner en pratiquant le bien et tout à perdre en se livrant au mal.....

En entrant en explication sur cette matière, j'ai voulu prouver que nos dogmes religieux ne paroissent déraisonnables à ceux qui n'ont pas une foi simple ou éclairée, que parce qu'ils ne les entendent pas. Notre orgueil nous empêche même d'apercevoir comment il faut nous y prendre pour les entendre ; ce qui me rappelle ce mot de *Paul : ceux qui croient savoir beaucoup, ne savent pas même encore comment il faut s'instruire.*

Les amis de la vérité ne me désapprouveront pas d'avoir cherché à expliquer les choses suivant les lumières de la raison. S'il est des hommes qui me blâment, qu'ils sachent qu'un zèle faux et outré nuit plus qu'il ne sert, et qu'après le fanatisme, le plus grand fléau de toute religion est le *cagotage* enfant débile de la superstition.

que cette ame ne continuât d'exister ; mais pourroit-on dire qu'il y auroit là immortalité *réelle* et *sentie* ? Non : pour que celle-ci existe, il faut, je le répète, qu'il y ait cette continuité d'affections et de pensées, cette réminiscence du passé qui donne à cet être la certitude qu'il est aujourd'hui le *moi* qui existoit la veille, et le sentiment de la prolongation de sa vie, sans quoi il y a *métempsycose* et non immortalité *réelle* et *sentie*. Or, puisque l'homme par sa constitution morale est le seul être qui puisse jouir d'une immortalité pareille, il doit être le seul à qui elle soit réservée.

L'immense différence qui, par là, se trouve entre la destinée des hommes et celle des animaux, vient essentiellement de ce que l'homme reçoit *directement* l'influence du soleil spirituel dont j'ai parlé, foyer d'où émane tout principe de vie, et que les animaux ne la reçoivent qu'*indirectement* et comme par *réflet*, ou *reverbération*. L'*homme-esprit* reçoit une émanation *immédiate* qui conserve la *virtualité* de le rendre immortel. Les animaux ne reçoivent que les émanations médiates répandues dans l'universalité de la nature, lesquelles ne sont que les *reflets* de l'émanation primitive, et n'ont plus le même degré de virtualité : ainsi tout corps physique placé dans l'ombre, qui n'est éclairé que par le reflet d'une lumière accidentelle ne l'est jamais que d'une manière plus ou moins obscure, et *cesse* de l'être, à mesure que la position des objets vient à changer ; tandis qu'un corps qui se trouveroit constamment placé en direction d'un rayon solaire ne cesseroit jamais d'en

être échauffé et éclairé, il auroit immortalité de clarté égale à l'immortalité du rayon. Si la terre tournoit autour du soleil de telle manière, qu'il y eût une contrée toujours frappée de ses rayons, les peuples qui l'habiteroient jouiroient d'un jour immortel si l'astre l'étoit lui-même.

La vérité de mon opinion sur les différentes destinées des hommes et des animaux nous est évidemment manifestée par la différence de leur organisation physique et morale.

1.° Le corps de l'homme qui ne touche la terre que par une extrémité, s'élève perpendiculairement vers ce qui nous représente le ciel. On concevra sans peine que la ligne *perpendiculaire* correspond à l'émanation qui arrive directement d'en haut. Le corps des animaux, au contraire, se trouve couché plus ou moins *horisontalement*, et cette ligne *horisontale* correspondante à un jour qui n'arrive que par côté, est un signe frappant que ceux-ci ne reçoivent la clarté du soleil de vie que par reflet.

Que l'on ne repousse pas sans examen ce que je dis ici sur la signification symbolique de ces deux lignes ; que l'on réfléchisse plutôt que la *croix ;* ce signe qui, depuis tant de siècles voit tant de peuples prosternés devant lui, se compose de ces deux lignes +. Cela n'est ainsi que parce que ce signe est lui-même symbolique de la double manière d'être de l'homme, dans lequel le corps entrave l'ame, le mal traverse le bien, les ténèbres obscurcissent la clarté, etc. Je développerois des mystères bien plus profonds, si j'envisageois, sous de plus hauts rapports, cet arbre mystérieux ! ....

L'homme porte encore ce signe empreint sur son être : lorsqu'il étend par côté ses deux bras, il présente alors lui-même une croix vivante, dont la longueur de la ligne horisontale est égale à celle de la ligne perpendiculaire, et nul animal ne lui ressemble à cet égard.....

2.° La variété même des attitudes diverses des animaux et des élémens qu'ils habitent est encore symbolique. Les coquillages à moitié pierrifiés au fonds des mers, ou cramponnés sur des rocs ; les vers qui rampent dans toute la longueur de leurs corps et qui s'enfoncent et se nourrissent dans la terre, sont aussi les derniers récipiens de la clarté du soleil de vie. Les poissons qui en reçoivent un peu plus, se meuvent *horisontalement* dans un élément intermédiaire; les quadrupèdes et les oiseaux marquent par leurs variétés les progressions qui succèdent.

3.° L'homme a le front évasé, découvert ; symbole de la manière dont il est spirituellement disposé pour recevoir directement le rayon divin.

4.° Son regard se porte avec la même facilité sur la terre et vers le ciel ; symbole de sa double destination.

5.° A l'aspect de son visage les animaux les plus supérieurs à lui semblent étonnés et reculent ; tous ceux qui peuvent lui être utiles baissent sous sa main une tête obéissante; symbole de sa suprématie et de sa haute destinée.

6.° Ses mains bien différentes de toute patte d'animal, sont si habilement organisées qu'elles créent tout ce qu'il imagine ; symbole de sa puissance infinie dans les choses spirituelles.

7.° Les bras de l'homme (et dans le langage symbolique les bras correspondent à la *puissance*) sont disposés de manière qu'il peut par eux atteindre toutes les parties de son corps, ce qu'aucun animal ne sauroit faire ; symbole plus profond qu'on ne pourroit le croire, et qui exprime au physique que l'homme a été créé au moral à l'image de Dieu dont la *toute-puissance* s'étend à-la-fois sur l'universalité de son être, c'est-à-dire, sur toutes les créations.

8.° Tandis que tous les animaux naissent vêtus de plumage, d'écailles ou de fourrure, l'homme naît *nu* et peut se revêtir à son gré des étoffes les plus viles ou les plus riches, sorties de ses mains ; symbole physique de la faculté morale qu'il conserve de régler lui-même au spirituel, ses destins futurs par ses œuvres bonnes ou mauvaises.

9.° Tandis que tous les animaux invités au banquet permanent que tient la nature, trouvent partout de quoi se nourrir, l'homme qui les asservit tous à son joug a besoin de tout acheter; il ne peut s'alimenter qu'autant qu'il laboure, travaille ou qu'il a des richesses acquises, et la quotité de ces richesses est la mesure des jouissances temporaires qu'il peut se procurer ; symbole de sa destination morale d'après laquelle c'est par des travaux spirituels qu'il doit se procurer le pain céleste de la vie, et ce ne sera que par ses richesses acquises qu'il réglera la mesure de ses jouissances éternelles. Ces richesses spirituelles sont la *foi* et la *charité*, ou le *vrai* et le *bon* qui, dans le sens interne des écritures et en langage symbolique, se rapportent aux deux

métaux *argent* et *or*, qui en sont les *correspondances terrestres*, première cause de leur pureté, de leur éclat et du choix que les hommes en ont fait pour être les signes représentatifs de tous les biens. On trouve ces métaux enfouis dans la terre, et il faut les travailler, ce qui indique que c'est sur cette terre et avec des soins que nous pouvons nous procurer les valeurs spirituelles. L'*or* est plus précieux que l'*argent*, parce que la *charité* vaux mieux que la *foi*.

10.° On voit encore que les hommes qui se trouvent privés ici-bas de ces richesses, tombent dans un état de misère, d'inanition et de souffrance extrêmes; symbole terrible de l'état de détresse où peut, après la mort, se trouver l'homme-esprit s'il est tout-à-fait dépourvu de richesse spirituelle.

11.° Des hommes réduits ici-bas à cet état de pauvreté ne peuvent plus y subsister même misérablement, que par des aumônes que souvent ils mendient en vain; symbole qui signifie que l'homme-esprit réduit à une pauvreté de vertus correspondante à cet état de misère, ne vivra plus que des bienfaits de la miséricorde..... Ah! que d'hommes que je vois ici-bas comblés de richesses, et auxquels je n'ose pas dire: imprudens que vous êtes! faites attention que ces métaux que vous thésaurisez sont des *papiers-monnoie*, qui demain seront *annullés* pour vous..... convertissez-en le superflu, par vos bonnes œuvres, en monnoie de valeur fixe et éternelle.....

12.° Les animaux ne connoissent d'autres lois que celles de la nature, ne les enfreignent jamais, ou

ne sont pas punis pour les avoir enfreintes ; tandis que les hommes, même ici-bas, sont assujettis à des lois pénales, et s'il est prouvé qu'ils les ont enfreintes, ils sont frappés de diverses peines proportionnées aux délits ; symbole des peines futures réservées à ceux qui pêcheront contre les lois divines dont le code est écrit au fonds de nos consciences.

13.° La plupart des animaux ne distinguent ce qui leur convient et ne trouvent ce qu'ils cherchent que par leur odorat où réside en quelque sorte leur intelligence ; leur jugement ne s'exerce presque que par leur *museau* qui correspond à la *perception* purement *terrestre*, représentée par la trompe si adroite de l'éléphant ; tandis que l'homme distingue ce qui lui convient, et arrive à son but par le secours de la raison, attribut supérieur qui indique sa destinée immortelle.

14.° En arrivant au monde les animaux n'expriment aucun sentiment douloureux, parce qu'ils entrent dans le lieu de leur destination finale. L'homme y arrive en répandant des pleurs, en jetant des cris, emblème qui désigne que cette terre ne doit être pour lui qu'un séjour passager de souffrance et d'exil.

15.° Dans les douces étreintes de l'amour, l'homme contemple sa compagne, se mire dans ses yeux, et ce n'est à son égard, que l'union des cœurs qui donne un grand prix aux voluptés charnelles qui même le font rougir ; tandis que l'animal se livre à une impulsion physique sans même regarder l'objet qui l'a fait naître, ce qui annonce que les destinées de ces êtres sont différentes, et que l'homme doit

jouir un jour de tout ce que l'union des ames peut procurer de bonheur suprême.

16.° Les alimens qui conviennent aux animaux n'ont besoin d'aucune préparation, et l'homme est obligé de préparer les siens, il faut même qu'il les passe au *feu* sur-tout ceux qui contiennent du *sang;* symbole de l'obligation où il est de ne nourrir son ame que de sentimens rectifiés par sa raison et épurés au *feu* de l'amour *divin*, de tout ce qu'ils peuvent avoir de terrestre.

Je pourrois pousser plus loin mes observations. Je n'ai envisagé l'homme et les animaux que sous des rapports extérieurs ; que seroit-ce si je pénétrois dans leur organisation intérieure, et si la vérité venant à mon secours, j'expliquois comment les diverses modifications de leurs organes internes, se rapportent à la différence de leurs destinées ! Que seroit-ce si la vérité, ouvrant de ses mains la boîte mystérieuse du cerveau, nous dévoiloit les rapports que ce firmament de notre être conserve avec le firmament des cieux, et même à quels astres terrestres et spirituels correspondent peut-être toutes les molécules qui composent les moëlles !....

O grand Dieu que tes œuvres sont admirables !

La différence des destins de l'homme avec ceux des animaux est encore plus manifeste au moral, et même si palpable que je ne ferai que l'indiquer.

Les animaux savent en naissant tout ce qu'ils ont besoin de savoir, et peuvent bientôt se passer de secours : la perdrix et le poulet courent et becquetent en sortant de l'œuf, ce qui annonce que ces êtres naissent dans leur *ordre*. Si l'homme naissoit

dans le sien qui est *l'amour de Dieu* et du *prochain*, il auroit toutes les connoissances relatives à ces deux amours, et qui sont infinies; mais il naît dans l'ignorance et il a long-temps besoin d'instruction et de secours, ce qui prouve qu'il n'est pas ici-bas dans sa patrie, qu'il faut que sa foiblesse y soit soutenue, et qu'il s'y instruise par quelle route il peut arriver à sa vraie destination qui est de vivre heureux dans le monde des êtres spirituels.

Les divers animaux n'étant que des récipiens momentanés, et comme des tableaux vivans des affections diverses qui tendent à revêtir les formes qui leur sont analogues, chaque race de ces êtres n'est mue que par un genre d'amour, et n'a dans un degré limité, que l'intelligence et les pensées qui correspondent à cet amour; tandis que l'homme qui tient à la nature des êtres infinis, peut être mu par tous *les genres d'amours*, et ne connoîtra jamais les limites de ses affections et de ses pensées.

Enfin l'homme possède au moral, au-dessus des animaux : l'instinct secret de l'immortalité; l'amour envers Dieu; l'imagination; la parole; le jugement; la raison; la conscience; une intelligence dont on ignore les bornes; une pensée que cet univers ne peut contenir; la connoissance du bien et du mal; le libre arbitre; qui sont tous des attributs célestes, et les caractères distinctifs d'un être immortel. Il ne peut jeter ses regards autour de lui sans y lire le décret de sa haute destinée, et il en porte le sceau bien empreint dans tout son être.

FIN DES NOTES.